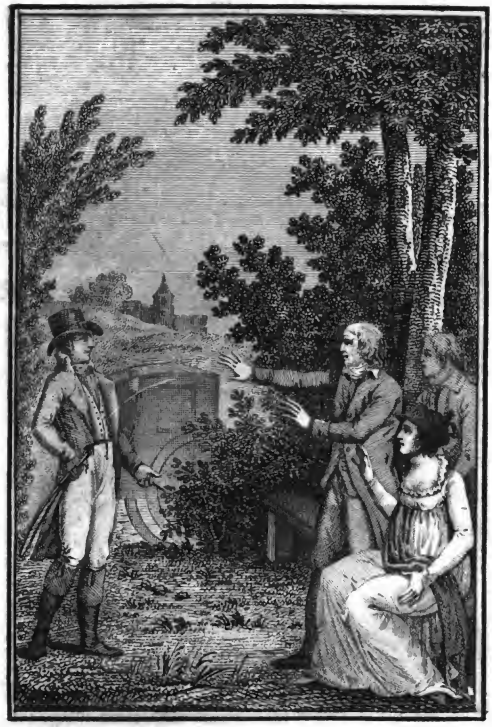
BIBLIOTECA NAZ
XXVI*
B
69
NAPOLI

~~X. A 34~~

LE MINISTRE
DE WAKEFIELD.



Fuis de mes yeux, reptile ; fuis, m'écriai-je, et ne me souille pas plus longtems par ton odieuse présence . . . . . .

F. Hiwt Inv Del. *Gravé par Adam.*

VITTORIO EMANUELE III - BIBLIOTECA NAZIONALE - NAPOLI

2

LE MINISTRE DE WAKEFIELD,

OU

HISTOIRE

DE

LA FAMILLE PRIMROSE;

TRADUIT de l'Anglais, de GOLDSMITH, avec les Poésies rendues en vers, et quelques notes.

PAR J.-G. YMBERT FILS.

Sperate, miseri; cavete, felices.

TOME SECOND.

A PARIS,
CHEZ LESGUILLIEZ Freres, Imprimeurs, rue de la Harpe, N° 151.

AN XI. — 1802.

LE MINISTRE DE WAKEFIELD.

CHAPITRE PREMIER.

Histoire d'un vagabond philosophe qui perd le bonheur en courant après la nouveauté.

Lorsque nous eûmes soupé, Madame Arnold offrit obligeamment à mon fils, deux de ses gens, pour transporter ses malles : il ne parut pas d'abord le désirer ; mais comme elle insistoit, il fut forcé de lui dire qu'un bâton et une besace composoient tout l'équipage portatif dont il put se faire gloire sur la terre. « Eh quoi ! mon fils ; m'écriai-je, pauvre vous êtes parti, et pauvre vous revenez ; je ne doute

cependant pas que vous n'ayez parcouru le monde ». « Hélas ! oui, mon père ; mais courir après la fortune, n'est pas le moyen de la fixer. Il n'y a cependant que peu de tems encore que je me suis décidé à en abandonner la poursuite ». « Assurément, Monsieur, dit Madame Arnold, le récit de vos aventures doit être intéressant. Ma nièce m'a souvent entretenu des premiers évènemens de votre vie ; mais ce sera pour nous un double plaisir d'en connoître la suite ». « Je vous assure, Madame, répondit mon fils, que ma vanité à les raconter, surpassera de beaucoup le plaisir que vous vous promettez à les entendre ; à peine même le cours de ma vie vous offrira une seule aventure ; car elle comprend plutôt ce que j'ai vu que ce que j'ai fait ».

« Ma première infortune, que vous connoissez tous, fut déchirante ;

mais quoiqu'elle m'ébranla, elle ne put me faire succomber. Personne mieux que moi, ne sut se rendre heureux par l'espérance. Plus la fortune s'est d'abord montrée rebelle envers moi, plus je me suis cru fondé à attendre de ses bienfaits par la suite, et dans ce moment même où je me trouve tout-à-fait victime de ses vicissitudes, je sens qu'une nouvelle révolution me chagrineroit; mais ne sauroit m'abattre. Un beau matin je partis donc pour Londres, non seulement sans m'inquiéter du lendemain, mais aussi enjoué que les oiseaux que j'entendois gazouiller sur la route; je me consolois, en réfléchissant que Londres étoit l'endroit réel où les talens de toute espèce étoient également honorés et récompensés.

« A mon arrivée, mon premier soin fut de remettre la lettre de

recommandation dont mon père m'avoit muni auprés de mon cousin qui, lui même, n'étoit guères mieux que moi dans ses affaires. Mon projet étoit de m'offrir précepteur dans un college, et je lui demandai ce qu'il en pensoit : il reçut cette ouverture avec un rire sardonique ». « Miséricorde, s'écria-t-il, voilà une fameuse carriére que vous vous destinez à parcourir : sachez que j'ai moi même été précepteur, et que je préfererois à-présent me faire valet du geolier de Newgate (*), à le redevenir. Je me levois avant le jour, et me couchois fort tard, j'étois la bête noire du maître, et la maîtresse me haïssoit pour ma laide figure. Les écoliers me maltraitoient au-dedans, sans que j'eusse la permission d'aller chercher des civilités au-

(*) Prison de Londres.

dehors. Mais d'ailleurs êtes-vous sûr d'être bon précepteur ? permettez que je vous fasse quelques questions : entendez-vous un peu les soins domestiques » ? « Non ». « Donc, vous n'êtes pas bon précepteur. Savez-vous coiffer les enfans » ? « Non ». Donc, vous n'êtes pas bon précepteur ». « Avez-vous eu la petite vérole » ? « Non » « Donc, vous n'êtes pas bon précepteur ». « Pouvez-vous coucher trois dans un lit » ? « Non ». « Donc, vous ne serez jamais bon précepteur ». Avez-vous un grand appétit » ? « Oui ». Assurément, donc, vous ne pouvez nullement faire un bon précepteur. Non, non, jeune homme, mettez-vous plutôt sept ans en apprentissage pour tourner la roue chez un coutelier ; voilà sans contredit un métier deux fois plus lucratif et agréable ; mais, fuyez, fuyez celui de précepteur. Cependant, ajouta-t-il,

je vois que vous avez de l'intelligence et sans doute de l'instruction ? aimeriez-vous, à mon exemple, à vous lancer comme auteur ? Vous avez assurément lu les ouvrages d'hommes de grand génie qui, néanmoins, mouroient de faim à ce métier : eh bien ! aujourd'hui, je vous citerai quarante créatures, toutes imbécilles, qui en vivent à la ville, et s'y maintiennent dans l'opulence; ce sont d'honnêtes balourds qui vont tout doucement leur chemin, ils écrivent sur l'histoire, la politique, et reçoivent des louanges; enfin, des hommes, mon cher cousin, qui, s'ils avoient appris l'art de la savate, seroient parvenus à rapiéceter des souliers, mais n'en auroient jamais su faire.

Appréciant donc, d'après de telles données, la petitesse du dégré d'aisance attaché au caractère de

précepteur, je me décidai pour le parti proposé par mon cousin, et conservant toujours une grande considération pour la littérature, je saluai respectueusement l'*Antiqua mater* de Grubstreet (*). J'estimai glorieux de poursuivre une carriere que les Dryden et les Otways avoient avant moi parcourue. Je rendis hommage à la déesse de ce canton comme parente de la divinité suprême ; et quoiqu'une excursion dans le monde puisse faire acquérir le bon sens et l'expérience, je m'imaginai que la misère dont la déesse gratifioit abondamment ses enfans, étoit la nourrice du génie. Imbu de ces réflexions, je me mis à la recherche d'un sujet. Tout bien calculé, je reconnus

(*) Rue où l'on suppose qu'habitent les mauvais auteurs, la vie y étant à très-bon marché.

que les meilleurs choses restoient à dire sur le mauvais côté, et je résolus de faire un ouvrage d'un genre tout-à-fait moderne. J'établis trois paradoxes avec quelqu'ingénuité ; mes propositions étoient fausses à la vérité, mais elles étoient neuves. Les couleurs transparentes de la vérité, ont si souvent été dévoilées par les autres, qu'il ne me restoit plus qu'à construire un enchaînement d'idées brillantes, qui, de loin, puissent séduire également les regards par un faux éclat. Je vous prends à témoin, Génies qui m'inspiriez, quelle grave importance, et quelles phrases ampoulées étoient perchées sur le haut de ma plume ! toute la gent littéraire se récriroit, je n'en doutois pas, contre mon système ; mais j'étois bien résolu de me récrier moi-même contre toute la gent littéraire ; et semblable au porc-épic,

je me tenois de tous côtés sur la défensive, présentant une plume aiguisée contre chaque ennemi.

Eh, bien ! mon ami, m'écriai-je, et quel sujet traitâtes-vous ? vous n'oubliâtes pas sans doute la défense de la Monogamie ; mais, je vous interromps, poursuivez ; vous fites imprimer vos paradoxes, et qu'en dit alors le monde littéraire » ?

« Hélas ! mon père, rien du tout ; il ne les lut seulement pas. Chaque membre qui le compose étoit occupé à donner des louanges à ses amis ainsi qu'à lui-même, et à déprécier ses ennemis ; mais, comme malheureusent j'étois alors sans amis et sans ennemis, je fus victime de la plus cruelle mortification : l'oubli.

Comme je méditois un jour dans un café, sur le triste sort de mes paradoxes, je vis entrer un petit homme.

qui, s'approchant insensiblement de la table que j'occupois, vint s'asseoir à côté de moi. Nous commençâmes par quelques discours préliminaires, et bientôt instruit de ma profession d'homme de lettres, il exhiba de sa poche un paquet de *Prospectus*, en m'engageant à souscrire pour une nouvelle édition de Properce, enrichie de notes, qu'il alloit livrer à l'impression. Cette sollicitation entraîna nécessairement l'aveu de ma misère; alors il s'informa de la nature de mes espérances, et jugeant bien qu'elles ne s'étendoient pas plus loin que ma bourse : « Je vois, dit-il, que vous êtes novice aux usages de la ville : Je me charge de vous faire connoître plus d'un tour. Voyez ces *Prospectus*; eh bien! c'est par eux seuls que je subsiste largement depuis plus de douze ans. A peine

une créature puissante aborde en cette ville, soit le Créole opulent arrivé de la Jamaïque, soit la riche Douairière arrivant de sa province, que je les attaque pour souscrire, puis, lorsqu'ils commencent à se laisser persuader, je termine l'assaut en les accablant de *Prospectus*. S'il arrive quelquefois qu'ils souscrivent d'emblée, je renouvelle mes instances pour la permission de leur dédier l'ouvrage, et s'ils m'accordent encore cette faveur, je sollicite celle de faire graver leurs armes en tête de l'épitre dédicatoire. C'est ainsi que tout en me moquant de l'orgueil, j'existe à ses dépens; mais entre nous, je deviens maintenant trop connu, et je serois charmé que vous m'accordassiez votre entremise. Un seigneur puissant vient d'arriver d'Italie, et comme ma figure est familière au portier, si vous voulez

offrir vous même cette pièce de vers, nous sommes assurés du succès, nous partagerons ses largesses ».

« Bon dieu, George, m'écriai-je, est-ce donc là l'emploi de nos Poëtes du jour? est-ce ainsi que des hommes d'un sublime génie s'avilissent à mendier honteusement? Peuvent-ils donc bassement oublier assez leurs hautes destinées, pour ramper et faire un indigne trafic de louanges pour du pain »?

« Oh! non, Monsieur, repliqua-t-il, un vrai Poëte ne sauroit être assez abject pour faire un tel métier; car par-tout où se place le génie, se trouve aussi l'orgueil. Les êtres que je vous dépeins ne sont que les mendians de la rime. Le Poëte vraiment sublime, apporte autant de crainte au mépris, que d'ardeur à sa réputation, et les hommes seuls qui sont indignes de la protection, s'abaissent à la solliciter ».

Doué d'un caractère trop fier pour me plier à de telles bassesses, et soumis à une situation trop humble pour hasarder une nouvelle tentation de gloire, je fus réduit à chercher le juste milieu : écrire pour subsister ; mais je ne possédois pas les qualités requises pour embrasser une profession dans laquelle l'industrie seule auroit pu m'assurer des succès. Je ne pouvois vaincre non plus une passion secrette pour la louange, en sorte que je sacrifiai tout mon tems à la recherche du sublime, ce qui n'absorboit à la vérité que peu de place, tandis que j'aurois pu l'employer d'une manière beaucoup plus lucrative aux productions diffuses d'une abondante simplicité. Mon petit ouvrage resta donc enseveli sous le monceau des écrits périodiques qui languissent oubliés et inconnus. Le public avoit des occupations bien

plus attrayantes que celles de remarquer l'heureuse simplicité de mon style, et l'harmonie de mes discours. Feuilles sur feuilles dépérirent oubliées, mes essais demeurèrent confondus et méprisés parmi ceux sur la *liberté*, les *contes Orientaux*, et les *remèdes contre la morsure des chiens enragés*, tandis que *Philautos*, *Philalethes*, *Philelutheros*, et *Philantropos* (*), écrivoient mieux, parce qu'ils écrivoient plus vîte.

Je ne me trouvai bientôt plus en-

(*) Noms Grecs qui représentent en Français les divers titres d'*ami de lui-même*, *ami de la vérité*, *ami de la liberté*, *ami de l'humanité*, titres ampoulés, dont on surcharge les journaux, et dont nous avons aujourd'hui plusieurs exemples dans nos feuilles périodiques, Comme Augustin Ximenès, *doyen des poëtes tragiques*, *le rieur*, *le caporal Trim*, *etc.*, *etc.* Noms qui ne devroient pas plus séduire des lecteurs, qu'une enseigne originale ne séduit les chalands.

touré que d'auteurs infortunés comme moi-même, qui se louoient, se plaignoient et se méprisoient tout à la-fois entreux. Le plaisir que nous puisions dans les productions des auteurs en vogue, étoit en raison inverse de leur mérite réel. Tout génie étranger avoit perdu le secret de me plaire. Le sort déplorable de mes paradoxes avoit entiérement tari pour moi cette source de consolation, et il ne dépendoit plus de moi de lire, ni d'écrire avec satisfaction car tout esprit émané d'un autre provoquoit mon aversion, puis écrire, étoit devenu mon métier.

Un jour que j'étois en proie à toutes ces sombres réflexions, j'avois été m'asseoir sur un banc au parc de St.-James, lorsqu'un jeune homme, d'une famille noble, que j'avois intimement connu à l'Université vint à passer près de moi : nous nous sa-

luâmes d'abord l'un et l'autre en hésitant, car il étoit presque honteux d'être connu d'une personne d'aussi triste apparence; et de mon côté, je redoutois d'être repoussé, mais Edward Thornill avoit un bon cœur, et fit bientôt évanouir mes craintes.

« Que dites-vous, George, m'écriai-je en l'interrompant, c'est Thornill que vous l'appelez; ce ne peut être que mon jeune seigneur». « Comment, s'écria Madame Arnold étonnée; êtes-vous donc si voisin de M. Thornill, c'est un ancien ami de la famille, nous en attendons même incessamment une visite ».

La première générosité de mon ami, continua mon fils, fut de relever ma tournure par l'échange de mon mauvais habit contre un des plus beaux de sa garde-robe, et je fus admis à sa table à titre de demi-ami, et de demi-favori. Mes occupa-

tions consistoient à l'amuser pendant qu'on faisoit son portrait, à prendre le côté gauche dans son équipage, quand il n'y avoit personne, puis à flatter ses passions amoureuses, lorsque l'humeur libertine venoit le chatouiller. Il falloit que je me prêtasse en outre à mille autres petites complaisances, toutes subordonnées à mon intelligence : être toujours muni d'un tire-bouchon, tenir sous le nom de mon ami les enfans de ses gens, chanter quand on le desiroit, être toujours enjoué, toujours humble, et toujours heureux, si je le pouvois.

Je n'étois cependant pas sans rival dans ce poste honorable. Un capitaine de marine, que la nature sembloit avoir façonné pour cet emploi, s'efforçoit de me nuire dans l'esprit de mon protecteur ; sa mère avoit été blanchisseuse d'un homme de qualité, et son fils avoit puisé là, dès

l'enfance, l'art des intrigues amoureuses, et le goût de la généalogie. Comme il avoit passé sa vie à l'étude des inclinations des seigneurs, on l'avoit admis chez un grand nombre, mais un grand nombre aussi s'en étoit dégoûté pour sa stupidité; quelques-uns cependant aussi sots que lui, permettoient encore ses assiduités. La flatterie étoit son métier, il en mettoit à profit tous les charmes avec la plus admirable subtilité; ses manières rampantes me révoltoient et me le faisoient haïr; et comme chaque jour voyoit accroître le besoin de flatterie qu'éprouvoit M. Thornill; à chaque instant aussi, mieux instruit de ses défauts, je me sentois moins disposé à lui donner des louanges. Ainsi, je ne cherchois plus qu'une occasion de céder honnêtement ma place au capitaine, lorsqu'il s'en offrit une où mon ami

recourut à mon assistance. Il falloit seulement, pour son honneur, me battre en duel contre un Gentilhomme dont il avoit séduit la sœur. Je me rendis aussitôt à sa prière, et quoique déjà je justifie le blâme que vous me donnez, je croyois ne pouvoir refuser de payer une dette que je croyois indispensablement due à l'amitié. J'épousai donc sa querelle; je combattis et je désarmai mon adversaire qui se trouva n'être plus qu'un escroc et un protecteur de filles; c'est à ces titres qu'il venoit de combattre pour celle-là. Ce grand service me fut reconnu par les plus vives protestations de reconnoissance; mais comme mon futile ami devoit partir de Londres sous quelques jours, il ne pensa pas qu'il y eût de plus efficaces moyens de m'obliger, qu'en me recommandant à son oncle, M. Wil-

liam Thornill, et m'adressant également à un autre seigneur de distinction qui occupoit une place éminente dans le gouvernement. A peine il étoit parti, que mon premier soin fut d'aller avec ma lettre de recommandation me présenter chez son oncle, homme universellement connu pour réunir toutes les vertus dans une juste mesure. Je fus accueilli par ses gens avec l'affabilité la plus séduisante; car la bienfaisance des maîtres adoucit toujours de quelques-uns de ses charmes, les figures de leurs laquais. On m'introduisit dans un vaste appartement, où M. William vint bientôt à moi; je lui remis ma lettre, dont il prit lecture, puis après quelques minutes, il me dit: « Voudriez-vous bien Monsieur, m'instruire de la nature des grands services que mon neveu m'apprend que vous lui avez rendus, et qui vous

ent mérité près de moi cette vive recommandation ; mais je crois déjà les reconnoître : oui , je les ai sans doute devinés , vous vous êtes battu pour lui , et c'est à ce titre que vous attendez de moi une récompense pour avoir été l'instrument de ses vices : je souhaite sincèrement , Monsieur , que mon refus précis puisse être une punition de votre faute ; mais je desire encore plus qu'il vous suscite le repentir ». Je supportai patiemment la sévérité de son jugement , parce qu'au fond de mon cœur , j'en appréciois toute la justice. Ma lettre pour le Seigneur en place, limitoit alors mes espérances , et comme les portes des Grands sont toujours assiégées par une foule de solliciteurs , prêts à les accabler d'une grêle d'ennuyeuses petitesses, il ne me fut pas aisé d'obtenir audience ; cependant , après

avoir vu s'évanouir la moitié de ma très-mince fortune, en gratifications à ses vassaux, on m'introduisit dans une salle spacieuse, où j'attendois en tremblant le résultat de la lecture de ma lettre, soigneusement remise à sa Seigneurie. Dans cette situation perplexe, on me laissa tout le loisir d'admirer ce qui s'offroit à mes regards. Chaque objet étoit vaste, et d'une heureuse invention : les peintures, les dorures, les sculptures, les meubles, tout me mettoit en extase, et m'inspiroit la plus haute idée du possesseur. Ah! me disois-je à moi-même, combien doit être étendu l'esprit de celui qui dispose de tous ces trésors, de celui qui tient les rênes de l'état, et dont le palais renferme une moitié des richesses du royaume! combien son génie doit être vaste! Livré à ces sublimes ré-

flexions, j'entendis quelqu'un s'avancer d'un pas grave ; ah ! voilà, sans doute, le grand homme lui-même ! non, c'étoit simplement une femme-de-chambre. Peu de tems après un bruit semblable se fit entendre : ah ! c'est bien lui, cette fois ! non, c'étoit seulement le valet-de-chambre de sa Seigneurerie. Monseigneur apparut enfin. « Etes-vous, dit-il de loin, le porteur de cette lettre » ? Je répondis par une profonde inclination. « Elle m'apprend, continua-t-il, comment.... » Mais il fut aussi-tôt interrompu par un valet qui lui remit une lettre : sans s'inquiéter alors de moi davantage, il passa droit dans une autre pièce, et me laissa digérer à loisir ma bonne fortune : j'avois déjà perdu sa trace, lorsqu'un valet compâtissant, vint m'avertir que Monseigneur gagnoit son équi-

page qui l'attendoit à la porte. J'y courus rapidement ; et je mêlai mes prières à celles de trois ou quatre personnes qui, comme moi, paroissoient à l'affût de ses faveurs. Mais sa Seigneurie marchoit trop vîte pour nous, et s'avançoit vers son carrosse à si grandes enjambées, que je me résolus à crier de toutes mes forces pour tenter au moins d'obtenir une réponse ; il étoit déjà grimpé dans sa voiture, d'où il en murmura une, dont j'entendis presque la moitié, mais dont l'autre se perdit dans le fracas des roues, du fouet et des chevaux. Je demeurai quelque tems le cou tendu, dans la posture d'un homme qui cherche à recueillir des sons précieux, jusqu'à ce que, jetant les yeux autour de moi, je me trouvasse seul à la porte de sa Seigneurie.

Ma position se trouvoit alors tout-

à-fait épuisée : succombant sous le poids des calamités qui m'accabloient, je commençois à désespérer, et je ne manquois que d'un gouffre pour m'y précipiter. Déjà je me méprisois moi-même comme ces viles productions que la nature semble avoir voulu paralyser pour les laisser dépérir dans l'obscurité. J'avois cependant encore une demi-guinée, et j'espérois que la fortune seroit au moins assez compâtissante pour ne m'en pas dépouiller ; mais afin d'en être mieux assuré, je résolus de la dépenser pendant que je la possédois, et de m'en remettre au destin pour le lendemain. Comme je m'avançois avec ce dessein, je vis ouvert le bureau de M. Crispe (*) ; tout paroissoit m'assurer un accueil

(*) Recruteur connu pour l'armée Anglaise, et principalement pour le service étranger.

favorable, et m'invitoit à y entrer. C'est là que Monsieur Crispe fait obligeamment à tous les sujets de sa majesté, une promesse génereuse de trente livres sterlings par an, pour le sacrifice de leur entière liberté, et le droit de les transporter en Amérique, comme esclaves. Je m'estimois heureux de découvrir une place où je pouvois noyer mes craintes dans le désespoir, et j'entrai courageusement dans cette espèce de cellule; car les traits obscurs d'une dévotion monastique, qui la caractérisent, lui en donnent réellement l'apparence. J'y trouvai une multitude de malheureux, tous comme moi, victimes du sort, soupirant après l'arrivée de Monsieur Crispe, et présentant un abrégé parfait de l'impatience anglaise. Chacun d'eux, ballotté par l'inconstance de la fortune, venoit en narguer les injures

au sacrifice de son propre cœur. Monsieur Crispe descendit enfin ; sa présence fit cesser tous nos murmures. Il daigna me considérer avec un intérêt particulier, et il étoit bien le premier homme, à la vérité, qui, depuis un mois, m'eut adressé la parole avec un sourire. Après quelques questions, il me trouva propre à tout ; il réfléchit un moment au meilleur moyen de m'occuper, puis se frottant le front comme s'il venoit de le trouver, il m'assura qu'il employeroit tout son crédit à me faire nommer secrétaire attaché à l'ambassade que le *Synode de Pensylvanie* devoit envoyer aux *Indiens Chiachas*. Je n'ignorois pas au fond du cœur que le brave homme m'insinuoit un mensonge ; mais sa promesse, qui avoit quelque chose d'éblouissant et de flatteur, ne m'en fit pas moins éprouver un plaisir

secret. Je partageai donc de bon cœur avec lui ma demi-guinée dont une moitié alla s'ajouter à ses trente mille livres sterlings, et l'autre m'accompagna au premier café, où je voulois encore une fois être plus heureux que lui.

Je poursuivois mon chemin dans cet espoir, lorsque je rencontrai un capitaine de vaisseau, avec lequel j'avois eu précédemment quelques liaisons, et qui consentit à vuider avec moi un *bowl* de punch. Comme je n'ai jamais fait un secret de ma situation, il m'assura que je me laissois entraîner au bord du précipice, en ajoutant foi aux promesses du recruteur; car, me disoit-il, il n'a pas d'autre intention que de vous vendre pour vous envoyer aux plantations. Mais vous pouvez, ajouta-t-il, par un plus court voyage, embrasser un parti qui peut vous procu-

rer une certaine aisance. Suivez mon avis ; je fais voile demain pour Amsterdam : qui vous empêche de monter à bord de mon bâtiment, comme passager ? Aussi-tot que nous aurons débarqué, tout ce que vous aurez à faire est d'enseigner l'anglais aux Hollandais, et je vous garantis que vous ne manquerez ni d'élèves, ni d'argent. Je suppose bien que vous entendez l'anglais, ou le diable s'en mêleroit. Je l'en assurai solennellement, mais je lui témoignai quelque doute sur la bonne volonté des Hollandais à cet égard ; il m'assura qu'ils étoient passionnés pour cette langue, et sur sa bonne foi, j'acceptai la proposition ; nous nous embarquâmes le lendemain : le vent étoit favorable, et la traversée fut courte. Je sacrifiai la moitié de mes effets au paiement de mon passage, et je me trouvai, comme tombant des

nues, dans l'une des principales rues d'Amsterdam. Je ne voulois point laisser passer un moment sans enseigner, et je m'adressai spontanément à deux ou trois personnes que je rencontrai, et que je jugeai sur la mine, devoir être plus compâtissantes que les autres; mais il nous étoit également impossible de nous comprendre, et ce fut alors seulement, que je reconnus qu'avant d'enseigner l'anglais aux Hollandais, il falloit d'abord qu'ils m'apprissent leur langue; comment une réflexion aussi simple, ne s'offrit pas d'elle-même à mon esprit, est chose qui me surprend étrangement; mais il est de fait, que je n'y avois nullement songé.

Ce projet aussi subitement évanoui, m'inspira quelque tentation de me rembarquer immédiatement pour l'Angleterre; j'étois dans ce

dessein, lorsque je m'acostai d'un étudiant Irlandais, arrivant de Louvain ; la conversation s'engagea sur la littérature, (et j'avouerai à cette occasion que j'oubliois toujours l'inconstance de la fortune, lorsque je pouvois discourir sur ce sujet agréable). Il m'apprit que dans toute l'université, il n'y avoit pas deux professeurs qui entendissent le Grec. J'en fus singuliérement surpris ; je résolus même de m'acheminer promptement vers Louvain, pour y gagner ma subsistance en enseignant le Grec ; et mon confrere l'Etudiant, m'ayant persuadé dans ce nouveau projet, en m'y laissant entrevoir un espoir de fortune, j'en entrepris l'exécution.

Dès le lendemain, je m'avançai rapidement. Chaque jour, à l'exemple du panier d'Esope, voyoit s'alléger mon porte-manteau ; car je

m'acquitois de ma dépense sur la route, en laissant aux Hollandais une partie de mes effets. Arrivé à Louvain, je résolus de m'adresser tout de suite au Principal, sans ramper à l'attente de la bonne volonté des sous-professeurs. J'allai, j'eus audience, et je dis au directeur qu'ayant appris que l'université manquoit de professeurs de langue grecque, je venois me presenter à ce titre et lui offrir mes services. Il parut d'abord former des doutes sur ma capacité ; mais je demandai la permission de l'en convaincre immédiatement, en traduisant en latin un passage du premier auteur Grec qu'il lui plairoit de m'assigner. Ma contenance assurée, lui justifiant assez ce que j'avançois, il me remercia ainsi : « Tel que vous me voyez, jeune homme, je n'ai jamais appris le Grec, et je n'ai jamais trouvé que

j'en eusse besoin. J'ai mérité le bonnet et la robe de docteur sans Grec ; je jouis de dix mille florins par an sans Grec ; je bois et je mange bien sans Grec ; enfin, comme je ne sais point le Grec, et que je n'en vis pas moins heureux, je ne crois pas à son utilité ».

Je me trouvois alors trop éloigné de chez moi, pour entreprendre d'y retourner ; je résolus donc de poursuivre ma route, et comme j'avois un peu de voix, et que je savois un peu de musique, je me vis forcé de recourir, pour gagner ma vie, à ce que je ne faisois autrefois que pour mon plaisir. Je traversai cette partie de la Flandre où les paisibles cultivateurs sont assez pauvres pour être gais ; car je les ai toujours trouvés joyeux en proportion de leurs besoins. Toutes les fois qu'à la nuit tombante, je gagnois la retraite du brave

paysan, je le réjouissois toujours par une de mes chansons les plus enjouées : il ne me donnoit pas alors un lit seulement, mais encore de quoi subsister pour le lendemain. Une ou deux fois j'essayai mes talens auprès des gens du grand monde ; mais ils trouvèrent constamment mon exécution détestable, et ne m'accordèrent pas la plus légère récompense. J'en étois d'autant plus surpris que, lorsque dans mes jours heureux, je consentois à jouer pour mon plaisir au milieu d'un cercle brillant, mes accords harmonieux enlevoient tous les suffrages, et particuliérement ceux des Dames tandis qu'en ce moment, devenus mon seul moyen de subsistance, on ne les recevoit plus qu'avec mépris. Combien le monde est porté à déprécier les talents par lesquels un homme existe !

C'est avec cette ressource que je

parvins jusqu'à Paris, sans autre dessein que de parcourir cette ville, et de voir du pays. Les Parisiens sont bien plus passionnés pour les étrangers qui ont de l'argent que pour ceux qui ont de l'esprit, et vous pensez bien que ne pouvant me vanter beaucoup de l'un, ni de l'autre, on ne m'y reçut pas avec grand empressement. Il y avoit quatre ou cinq jours que j'errois dans la ville, à considérer les dehors des plus belles maisons, bien décidé à fuir ce séjour d'hospitalité vénale, quand traversant une des principales rues, je rencontrai mon cousin auquel vous m'aviez précédemment recommandé. Cette rencontre me fit plaisir; et je crois qu'il n'en fut pas contrarié. Après m'avoir demandé le but de mon voyage à Paris, il me dit que le sien étoit d'y faire l'emplette d'une collection de tableaux,

de gravures et de médailles antiques de toute espèce pour un gentilhomme Anglais, qui venoit d'acquérir du goût avec une grande fortune. J'étois d'autant plus surpris de voir mon cousin chargé de cette mission, que lui même m'avoit souvent assuré, n'y rien entendre. Je lui demandai comment il étoit devenu si subitement connoisseur; il m'assura que rien n'étoit plus facile: « Tout le secret, dit-il, se renferme dans deux principes qu'il faut observer strictement : le premier est de modifier la louange en disant que le tableau eût été infiniment meilleur si le peintre avoit mis plus de soin ; l'autre, d'élever par dessus tout, les ouvrages de Pietro Perugino ; mais continua-t-il, de même que je vous ai indiqué à Londres, les moyens de devenir auteur, je me charge de vous ap-

prendre ici, l'art d'acheter des tableaux ».

J'acceptai sa proposition avec empressement ; elle m'offroit un moyen de subsister, et c'est-là que je bornois pour le moment toute mon ambition. J'allai donc chez lui, où il me donna des vêtemens un peu plus propres, et nous marchâmes de-là à une vente de tableaux où l'on attendoit des acheteurs anglais. Je ne fus pas peu surpris de le voir libre avec les gens les plus distingués, qui s'en rapportoient aveuglément à son jugement comme un guide et un exemple de goût infaillible. Il mit très-à profit mon entremise dans ces occasions : lorsqu'on lui demandoit son avis, il me tiroit gravement à l'écart comme pour me consulter, il paroissoit comparer, il regardoit avec finesse, étudioit encore les traits du tableau, puis enfin terminoit quelquefois par

s'esquiver, en assurant qu'il n'osoit porter un jugement précipité sur un chef-d'œuvre de l'art. Je l'ai cependant vu, dans certaines occasions, recourir à une effronterie bien plus impudente encore : je me rappelle qu'un jour, après avoir dit d'un tableau, que les nuances en étoient trop forcées, il s'empara effrontément d'un pinceau et d'une couleur brune, qui, par hasard se trouvoient là, puis après en avoir, d'un air assuré, retouché le fond, devant le public, il demanda si les nuances n'en étoient pas devenues plus moëlleuses.

Lorsqu'il eut rempli sa misssion, il quitta Paris, en me laissant particulièrement recommandé à diverses personnes de distinction, comme propre à suivre et diriger un jeune homme dans ses voyages; c'est à ce titre que peu de tems après, je fus

employé par un gentilhomme qui avoit conduit lui-même son pupile à Paris, dans l'intention de lui faire parcourir l'Europe; je devins donc gouverneur du jeune homme, à condition cependant qu'il se gouverneroit lui-même. Pour rendre justice à mon pupille, je dois avouer qu'il entendoit les affaires d'intérêt beaucoup mieux que moi. Il étoit unique héritier d'un oncle mort dans les Indes Orientales, qui lui avoit laissé environ une fortune de deux cents mille livres sterlings; et ses tuteurs, afin de l'instruire à la bien diriger et accroître, l'avoient mis dès l'enfance, clerc de procureur. Ainsi donc l'avarice étoit devenue sa passion dominante: toutes ses sollicitudes, pendant le voyage, rouloient sur les moyens d'épargner l'argent; il demandoit quelles étoient les voitures les moins dispendieuses, et faisoit emplette de

tout objet dont il étoit sûr de tirer le double à Londres. De toutes les curiosités que pouvoit offrir le cours de nos voyages, il couroit toujours avec empressement à celles qu'on admiroit *gratis*, mais il s'excusoit toujours quand il les falloit payer, en assurant avoir entendu dire que celles-là n'étoient point dignes d'attention. Jamais il n'acquittoit un mémoire sans se récrier sur l'excessive dépense qu'entraînoit un voyage, et cependant à peine avoit-il encore vingt-un ans. Arrivés enfin à Livourne, il n'eut rien de plus pressé, en se promenant sur le port, que de s'informer du prix du passage en Angleterre. Il apprit qu'il n'en coûtoit presque rien en proportion de ce que nécessiteroit son retour par terre, et ne put par conséquent résister à l'attrait de moins dépenser; me payant donc la petite partie des

appointemens qui m'étoient dus, il me fit ses adieux, et s'embarqua suivi d'un domestique seulement.

Je me trouvois donc encore une fois errant et délaissé sur le globe ; mais je commençois à m'accoutumer à cette situation. Je ne pouvois plus recourir à ma musique dans un pays où le moindre artisan est meilleur musicien que moi ; aussi, m'étois-je appliqué à un autre talent, qui devoit également fournir à ma subsistance, c'étoit l'étude de quelques thèses. Dans toutes les Universités et les couvens étrangers, il y a certains jours assignés pour discuter des raisonnemens philosophiques contre qui se présente pour argumenter, et lorsque le disputant se défend avec esprit, on lui donne quelqu'argent, à diner et à coucher pour une nuit. C'est ainsi qu'en argumentant, je poursuivis ma route jusqu'en Angle-

terre, traversant de ville en ville, étudiant de plus près l'humanité, et si je puis m'exprimer ainsi, considérant les deux côtés de la médaille. Néanmoins le résultat de mes observations s'est réduit à peu : par-tout j'ai reconnu que la monarchie étoit le meilleur gouvernement pour les pauvre, et qu'une république convenoit mieux aux riches. Par-tout j'ai vu que le nom de richesse équivaloit à celui de liberté, et qu'il n'y avoit pas un seul homme parmi ceux qui se disent si fort ambitieux de la posséder, assez noble pour ne pas chercher lui-même à soumettre quelques individus à son propre joug.

En arrivant en Angleterre, j'étois résolu avant tout à vous présenter mes respects, puis ensuite à m'enrôler comme volontaire dans la première expédition ; mais en conti-

nuant ma route, mes projets furent dérangés par la rencontre d'un vieil ami qui se trouvoit attaché à une compagnie de comédiens disposés à partir pour la province; il me proposa d'aller avec eux y passer l'été, et la société parut incliner à m'admettre aussi. Ils s'efforcèrent tous de me bien pénétrer de la tâche pénible que j'entreprenois. Le public, me disoient-ils, est un monstre à cent têtes, et celui seul qui en posséde une bonne est susceptible de lui plaire : cet art ne s'apprend point en un jour, et sans quelques gestes particuliers qui se transmettent sur le théâtre depuis plus de cent ans, vous ne pouvez pas prétendre aux applaudissemens. Comme presque tous les rôles se trouvoient remplis, la difficulté gissoit encore à m'en donner un; enfin après m'avoir quelque tems balotté de personnage en

personnage, on m'assigna celui d'Horatio que vous êtes venus fort à propos m'empêcher de jouer.

CHAPITRE II.

L'amitié ne subsiste parmi les vicieux qu'autant qu'ils y trouvent un avantage réciproque.

Cette histoire étoit trop longue pour en avoir entendu tout le récit le soir même, et le lendemain seulement après dîner, mon fils la terminoit, quand, tout-à-coup l'équipage de M. Thornill, s'arrêtant à la porte interrompit un moment la satisfaction générale des convives. Le sommélier qui, depuis, étoit devenu mon ami, me dit à l'oreille que le Chevalier avoit déjà fait quelques propositions de mariage à Miss Wil-

mot, et que son oncle et sa tante paroissoient portés à cette alliance. M. Thornill en appercevant mon fils et moi, recula d'abord, mais je me plus à attribuer cette émotion à la surprise plutôt qu'au mécontentement; aussi lorsque je l'abordai, il me rendit mon salut avec l'affabilité la plus ouverte, et sa présence contribua bientôt à augmenter la gaieté générale.

Après le thé, il m'invita à sortir un moment pour me demander si j'avois obtenu quelques données sur le sort de ma fille; puis il affecta un grand étonnement quand je l'instruisis du peu de succès de mes démarches, en m'ajoutant quelques renseignemens consolans sur la situation de ma famille qu'il me dit avoir vue très-souvent pendant mon absence. Ensuite, il me demanda si j'avois fait part de mon infortune à Miss Wil-

mot, ou à mon mon fils, et lui ayant répondu que je ne la leur avois pas encore apprise, il approuva vivement ma discrétion et ma prudence, en m'invitant par-dessus tout à garder le secret ; « Car, me disoit-il, ce ne seroit que divulguer sa faute, et peut-être Miss Olivia n'est pas aussi coupable que nous l'imaginons tous ». Ici nous fumes interrompus par un domestique qui venoit prévenir le Chevalier qu'on se disposoit à danser; en sorte qu'il me laissa presqu'édifié de l'intérêt qu'il paroissoit prendre à ma famille. Ses assiduités auprès de Miss Wilmot, étoient trop évidentes pour s'y méprendre, mais la jeune personne y paroissoit plutôt sensible par déférence à la volonté de sa tante, que par un penchant réel ; j'éprouvai même le plaisir secret de la surprendre, jetant sur mon pauvre George de tendres re-

gards que l'autre ne pouvoit mériter ni par son éclat ni par ses prévenances ; aussi l'apparente sérénité de M. Thornill me surprenoit beaucoup. Nous accordâmes aux instances de M. Arnold, de rester encore une semaine ; mais plus la sensibilité que chaque jour Miss Wilmot laissoit appercevoir pour mon fils sembloit croître, plus M. Thornill affectoit lui-même de lui prodiguer sa bienveillance.

Il nous avoit fait autrefois les plus vives protestations d'un intérêt constant pour notre famille ; mais sa générosité ne se borna plus alors à des promesses. Le matin même fixé pour mon départ, M. Thornill vint me trouver avec un visage riant, pour m'instruire du service qu'il venoit de rendre à mon fils George qu'il qualifioit du titre de son ami ; il lui avoit obtenu le grade d'Enseigne dans

l'un des régimens qui se disposoient à partir pour les Indes Occidentales, et n'avoit promis pour cette place que cent livres sterlings, sa recommandation et son crédit ayant fait diminuer les deux tiers de ce qu'on auroit exigé. « Je ne demande pas d'autre récompense de ce léger service, ajouta le jeune Chevalier, que le plaisir d'avoir obligé mon ami ; quant aux cent livres sterlings qu'il faut payer, si vous ne pouvez pas les réunir à présent, je vous les avance, vous me les rembourserez à votre aise ». Nous manquions, mon fils et moi, d'expressions pour lui témoigner notre reconnoissance ; il accepta ma promesse écrite pour son remboursement, et je le remerciai avec autant de gratitude, que s'il m'eût fait présent de la somme.

Le départ de George étoit fixé au

lendemain afin de se bien assurer de sa commission ; car suivant les conseils de son généreux protecteur, qui le pressoit de hâter son voyage, il craignoit qu'un autre ne le prévint par des propositions plus avantageuses. Dès le matin, notre jeune guerrier étoit préparé à son départ, il étoit le seul qui n'en parut pas affligé. Ni les fatigues, ni les dangers qu'il alloit affronter, ni ses amis, ni sa maîtresse même, dont il s'éloignoit, (car déjà Miss Wilmot lui avoit rendu toute sa tendresse) ne pouvoient ébranler son courage. Après qu'il eût fait ses adieux à tous ceux qui l'entouroient, je lui donnai moi-même tout ce que je possédois : ma bénédiction. « Va, mon fils, m'écriai-je, tu pars combattre pour ton pays ; n'oublie jamais que ton brave ayeul défendit son roi avec intrépidité, lorsque la fidélité au souverain étoit une

vertu chez les Anglais. Va, mon enfant, marche sur ses traces, en tout imite-le, excepté dans ses malheurs, si périr à côté du courageux Falkland, mérite ce titre. Pars, et si tu succombes éloigné, abandonné, et sans être arrosé des larmes de ceux qui te chérissent; console-toi, celles que les cieux répandent sur le corps d'un brave guerrier privé de sépulture, sont encore plus précieuses.

Le lendemain matin je pris congé de la famille hospitalière, dont la prévoyante amitié m'avoit retenu si long-tems, et ce ne fut pas sans réitérer à Monsieur Thornill toute la reconnoissance dont m'avoit pénétré sa dernière générosité. Je les laissai jouissant du parfait bonheur que versent abondamment la fortune et l'éducation, et je tournai mes pas vers ma famille, désespérant de re-

voir jamais ma fille ; mais laissant échapper au ciel un soupir qui lui demandoit et son existence et son pardon. Comme je me sentois encore foible, j'avois loué un cheval, et je n'étois plus déjà qu'à vingt milles de mon habitation ; je voyois mes forces renaître à l'espoir d'embrasser bientôt tout ce que j'avois de plus cher au monde ; mais comme la nuit commençoit à tomber, je m'arrêtai à une petite hôtellerie sur la grande route, et je priai l'hôte de m'aider à vuider une bouteille de vin. Nous nous assîmes au coin du feu de sa cuisine, qui étoit le meilleur endroit de la maison ; nous parlâmes politique, et nouvelles du pays. Parmi d'autres sujets, la conversation tomba sur le jeune Chevalier Thornill, que l'hôte m'assura être détesté dans le pays, autant que son oncle, qui y ve-

noit quelquefois, étoit aimé ; il poursuivit, en me disant, que son unique étude étoit de séduire les demoiselles des honnêtes familles qui le recevoient avec confiance, et qu'après en avoir joui quelques jours, il les abandonnoit à leur malheureux sort, errantes et délaissées. La femme de l'hôte, appercevant son mari qui jouissoit d'un plaisir qu'elle ne partageoit pas, vint lui demander, en colère, ce qu'il faisoit là ? En accompagnant sa réponse de l'action, il lui répliqua ironiquement : « Je bois à ta santé, ma chère ». « Monsieur Symmonds, reprit-elle, vous me maltraitez, et je ne veux pas le souffrir plus longtems ; les trois quarts de la besogne me restent sur le dos, et l'autre quart ne se trouve pas fait, tandis que vous gobellotez tout le jour avec les allans et venans : quant

à moi, ne faudroit-il qu'une cuillerée de liqueur pour me sauver de la fièvre, je n'en trouverois pas une goutte». Comme je devinois ce qu'elle vouloit dire, je lui versai tout de suite un plein verre qu'elle accepta avec une révérence, et qu'elle but à ma santé, puis continua : « Ce n'est pas pour le vin, Monsieur, que je me fâche; mais comment pourroit-on retenir sa colère, lorsqu'on voit sa maison dépérir. S'il faut presser les hôtes ou les pratiques, tout le fardeau retombe sur moi, on le verroit plutôt ronger ce verre que de s'en mêler. Nous avons là haut une jeune femme qui est venue se loger ici, et qui ne nous donne pas d'argent, avec toutes ses politeses; je suis certaine qu'elle est fort gênée, et il faudroit la presser un peu ». « Que veux-tu dire, reprit son mari, la presser un peu ? si elle est gênée, elle

est probe ». « Tout cela m'est égal, repliqua-t-elle, je sais que voilà quinze jours qu'elle est ici, et que nous ne savons pas encore de quelle couleur est son argent ». « Et qu'importe, ma chère ? nous l'aurons en masse ». « En masse, reprit l'autre, ou jamais ; je suis bien décidée à l'avoir ce soir même, où elle décampera, armes et bagage, elle décampera ». « Considère donc, ma chère, que c'est une femme élevée qui mérite plus de respect ». « Elevée ou non, reprit-elle, il faut qu'elle parte. Les gens élevés peuvent être fort braves quand ils paient bien ; mais pour moi, je n'en ai jamais vu venir grand profit à l'enseigne de la Herse (*) ». Aussitôt elle grimpa par un petit escalier

(*) Instrument de labour ; l'hôtesse veut dire par là sa maison.

étroit qui donnoit de la cuisine dans une chambre au-dessus, et j'entendis bientôt par ses cris et par ses reproches amers, qu'elle ne pouvoit pas se faire payer. Je distinguai parfaitement ses imprécations. « Sors d'ici tout-à-l'heure, malheureuse ; sors, infâme trompeuse, où tu porteras mes marques pendant longtems. Quelle honte ! venir ainsi s'installer, et vivre dans une honnête maison sans avoir le sou ni la maille pour payer ; descends, te dis-je ». « O, ma chère Dame ! répondoit la jeune femme, ayez pitié de moi, ayez pitié d'une pauvre créature abandonnée, prête à succomber. De grâce ! encore une nuit, et la mort fera le reste ». Quoiqu'affoiblie, je reconnus à l'instant la voix de ma pauvre malheureuse Olivia. Je volai à son secours, je l'arrachai des mains de cette femme impi-

toyable, qui, déjà la traînoit par les cheveux pour la jeter dans l'escalier ; je repoussai cette furie, et je pressai tendrement dans mes bras la pauvre infortunée. « Viens, ma plus chère enfant, m'écriai-je, viens, mon trésor, t'appuyer contre le sein affoibli de ton pauvre père. Si le criminel t'abandonne, tu trouveras toujours mon cœur prêt à te recevoir ; serois-tu souillée de mille crimes, il te les pardonne tous ». « O mon bon . . . . , mon cher papa . . . . » Les sanglots la suffoquoient, et arrêtoient ses paroles. « Ange tutélaire ! suis-je digne de tant de bontés ? Perfide ! que je hais autant que moi même, me faire mériter des reproches d'un cœur aussi indulgent ! . . . Non, vous ne pouvez me pardonner, vous ne le pouvez pas ». « Ah ! mon enfant, je te pardonne du fond de mon cœur !

je ne te demande que le repentir, et nous reverrons encore tous deux le bonheur : oui, mon Olivia, nous reverrons encore de beaux jours » ! « Non ! jamais, papa ; jamais. Je ne dois plus désormais traîner qu'une vie errante et infortunée, je ne peux porter dans le sein de ma famille que honte et déshonneur.... Mais hélas ! mon cher papa... Mais vous paroissez abattu.... Une aussi misérable créature que moi, auroit-elle altéré vos traits ? vous avez trop de sagesse pour faire rejaillir mes fautes sur vous-même ». « La sagesse, jeune femme...., repliquai-je ». « Ah ! quel nom, mon cher papa, s'écria-t-elle en m'interrompant, jamais un nom si froid n'étoit sorti de votre bouche ». « Pardonne, ma bonne amie, répondis-je, je voulois te dire que la sagesse est un foible rempart contre le chagrin, quoi-

qu'enfin elle en devienne quelquefois victorieuse ».

L'hôtesse vint alors nous demander si nous ne désirions pas un endroit plus propre ; j'y consentis, et l'on nous mena dans une chambre où nous pouvions nous entretenir plus librement. Après être revenus un peu de notre émotion, je ne pus m'empêcher de la questionner tout de suite pour savoir par quels degrés elle étoit parvenue à cet état déplorable. « Le perfide, dit-elle, dès le premier jour que je l'ai vu, m'a fait des propositions honorables, quoique secrètes ».

« Le traître ! m'écriai-je ; mais je ne puis me rendre raison ; comment un homme de bon sens et d'honneur, comme le paroissoit Monsieur Burchell, a pu, sans motifs, se rendre coupable d'une semblable bassesse, et s'introduire dans

une famille pour la déshonorer ».

« Vous êtes tout-à-fait dans l'erreur, mon cher papa, Monsieur Burchell n'a jamais tenté de me tromper ; bien au contraire, il a saisi secretement toutes les occassions de me prévenir contre les artifices de Monsieur Thornill, que j'ai reconnu depuis bien plus perfide qu'il ne me le présentoit lui-même ». « Monsieur Thornill ! m'écriai-je en l'interrompant, se peut-il faire ?» « Lui-même, papa, reprit-elle, c'est Monsieur Thornill qui m'a séduite par l'entremise des deux Dames de qualité, selon le titre qu'il leur donnoit, mais qui, réellement, étoient deux femmes de mauvaise vie, également dépourvues d'éducation et de sensibilité. Leurs artifices auroient réussi, et elles nous auroient emmenées selon leur dessein, à Londres, sans la lettre de Monsieur Burchell qui leur

faisoit les reproches que nous nous sommes appliqués ; j'ignore comment il est parvenu à déjouer leurs projets ; mais je suis intimement convaincue, qu'il a toujours été le plus sincère et le plus zélé de nos amis ».

« Ma surprise est extrême, ma chère amie, et je reconnois à présent que les soupçons que j'avois d'abord conçus de la barbarie de Monsieur Thornill n'étoit que trop bien fondés ; mais qu'il jouisse en sécurité de toute l'étendue de son crime : il est riche, et nous sommes pauvres ; cependant, mon amie, il falloit qu'on fit briller à tes yeux des attraits bien puissans pour éclipser aussi subitement toutes les impressions d'une bonne éducation, et tes heureuses dispositions à la vertu ».

« Ah ! j'étois alors plus ambitieuse

de son bonheur que du mien, et voilà le motif de ses infâmes succès. Je n'ignorois pas que notre union ayant été faite secrètement par un prêtre papiste, elle n'étoit nullement solide et que son honneur seul fondoit toute ma sécurité ». « Comment, interrompis-je, êtes-vous donc légitimement mariés par un prêtre avoué, qui a reçu les ordres » ? « Sans doute, papa, nous le sommes, mais nous avons juré solennellement l'un et l'autre de taire son nom ». « Viens donc, mon enfant, viens, que je te presse contre mon sein; je te revois avec un plaisir encore plus vif. Te voilà sa femme aux yeux des hommes et de la religion, et toutes les loix humaines, fussent-elles tracées en lettres d'or, ne sauroient altérer la validité de ce lien sacré ».

« Hélas! papa, reprit-elle, vous êtes encore étranger à tous ses cri-

mes : le même prêtre l'a marié à six ou huit autres femmes qu'il a comme moi séduites et délaissées ».

« Est-il vrai, m'écriai-je ? il faut dès demain porter tes plaintes, et faire pendre le Prêtre». « Mais, papa, ne seroit-ce pas manquer à la justice, je me suis imposé le secret ». « Ah ! ma chère, repris-je, si tu as fait une telle promesse, je ne puis ni ne dois t'engager à la rompre. Quand bien même l'aveu en seroit conforme au bien public, tu ne dois pas déposer contre lui. Dans toutes les institutions humaines, on permet un petit mal pour produire un grand bien ; en politique, on sacrifie une province pour sauver un royaume ; en médecine, on fait l'amputation d'un membre pour sauver le corps ; mais en matière de religion, la loi dictée est inaltérable, *ne jamais faire de mal* : et cette loi est juste,

mon enfant, car autrement. si nous ne redoutions pas de faire uu petit mal pour produire un grand bien, il s'en suivroit un mal certain pour l'espoir douteux d'un bien incertain, et lors même que le résultat avantageux seroit indubitable, on n'en est pas moins criminel durant l'intervalle du mal au bien, et ce peut être le moment même où nous serons appellés pour rendre compte de nos actions; mais le livre en sera alors fermé pour toujours ».

« Le lendemain même du prétendu mariage je reconnus combien peu je devois fonder mon espoir sur sa sincérité. Le matin, il me présenta deux femmes, qu'il avoit, comme moi, séduites, mais qui vivoient satisfaites dans leur prostitution. Je l'aimois trop passionnément pour souffrir patiemment la présence de deux rivales, et je m'efforçai d'é-

tourdir ma honte dans le tumulte des plaisirs. Dans ce fol espoir, je dansois, je me parois, et je divaguois; mais hélas ! sans être plus heureuse. Les fats dont il étoit entouré, venoient sans cesse m'entretenir du pouvoir de mes charmes, et leurs coupables soupirs ne faisoient qu'accroître ma mélancolie, car je méprisois déjà moi-même ces charmes qu'ils me vantoient. Chaque jour enfin je devenois plus rêveuse, et lui plus impudent; jusqu'à ce que le monstre eut l'effronterie de me proposer à un jeune Baronnet de sa connoissance. Il est inutile de vous dire combien son ingratitude me révolta. La fureur m'enleva la force de m'expliquer. Je ne desirois plus que fuir, et comme je me décidai bientôt à ce parti, il eut la bassesse de m'offrir une bourse, mais je la lui rejetai avec indignation, et je le quittai

dans un excès de rage qui ma rendue long-tems insensible aux souffrances de ma situation déplorable ; mais enfin j'ai jeté les yeux autour de moi, et je n'ai plus vu qu'une vile coupable indigne de pitié, et sans un ami dans le monde.

Comme je quittois ce séjour de crime, je rencontrai un carosse où je montai sans autre but que de m'éloigner d'un ingrat que je méprisois, et que j'avois en horreur ; je m'arrêtai ici, où mon infortune et l'inhumanité de cette femme ont été mes seules compagnes. Le souvenir des jours heureux que j'ai passés près de maman et de ma sœur, pése à présent sur mon ame. Leurs peines sont terribles, mais les miennes sont encore plus cuisantes, car elles prenleur source dans le crime et dans le déshonneur ».

« Prends patience, ma bonne

amie, m'écriai-je, et j'espère que nous ne serons pas toujours si malheureux. Tâche de reposer cette nuit, et demain je te rendrai à ta mère, et à ta famille qui te recevront avec bonté. La pauvre femme a le cœur déchiré; mais elle aime encore son Clivia, elle oubliera sa foiblesse. »

CHAPITRE III.

On pardonne aisément à ceux qu'on aime.

Le lendemain matin, je fis monter ma fille en croupe derrière moi. Pendant la route je n'oubliois aucun moyen de calmer sa tristesse et ses craintes, et de lui suggérer des forces pour supporter la présence d'une mère offensée. L'aspect

d'un riche paysage que nous traversions, me donnoit occasion de lui observer que le ciel étoit plus libéral envers nous, que nous ne l'étions les uns envers les autres, et que les désastres causés par la nature n'étoient qu'en petit nombre. Je m'efforçois de la convaincre de l'immutabilité de ma tendresse paternelle, et je l'assurois que pendant le reste de mes jours, elle pouvoit me considérer comme son protecteur et son ami; je tâchois de lui fournir des armes contre la médisance du monde; je lui représentois que les livres étoient les compagnons les plus innocens, et les plus efficaces pour consoler l'infortuné, et que si nous n'y moissonnions pas les plaisirs de la vie, ils nous apprenoient au moins à en endurer les souffrances.

Nous convînmes que nous descendrions à la première hôtellerie que

nous rencontrerions sur la route, à cinq milles environ de notre habitation, et que je continuerois seul ensuite mon chemin pour préparer ma femme et mes enfans à son arrivée; je résolus donc qu'elle passeroit la nuit dans l'auberge, et que le lendemain, à la pointe du jour, sa sœur Sophie et moi, viendrions la chercher. Il étoit déjà nuit avant que nous eussions atteint le lieu fixé; nous arrivâmes enfin; et après lui avoir fait donner une chambre commode, et recommandé à l'hôtesse de lui prodiguer tous ses soins, j'embrassai ma fille et me dirigeai vers le logis. A mesure que j'avançois de cette paisible retraite, mon cœur s'épanouissoit à mille agréables sensations. Semblable à l'oiseau timide que l'approche d'un oiseleur inhumain a chassé de son nid, livré tout entier aux charmes de l'espérance,

je voyois mes caresses devancer mes pas trop lents, et consoler déjà mon innocente famille. En recueillant dans mon esprit toutes les tendresses que j'allois prodiguer à mes enfans, j'anticipois le plaisir de l'accueil passionné que j'en attendois : déjà les tendres embrassemens de ma femme venoient dilater mon cœur, et je souriois d'avance à la joie naïve de mes petits garçons. Comme je m'avançois lentement, la nuit étendit bientôt ses voiles. Tous les laboureurs oublioient dans le repos, la fatigue du jour ; on n'appercevoit plus la moindre lueur dans les chaumières d'alentour, et le profond silence de la campagne n'étoit troublé que par les sourds aboyemens des chiens, et les cris perçans du coq, qui se faisoient entendre dans le lointain ; j'approchai enfin de ce séjour de plaisir, et j'en étois en-

core à quelque distance, lorsque je vis accourir mon dogue fidèle pour me caresser.

Il étoit minuit environ quand je frappai à ma porte, tout paroissoit calme et silencieux : mon cœur s'ouvroit au plaisir, quand, tout-à-coup, j'apperçus un torrent de feu s'élancer de l'intérieur de la maison, et bientôt toutes ses ouvertures dévorées par les flammes ! Je tombai sans connoissance, en poussant un cri terrible et convulsif. Mon fils, qui, jusques-là ne s'étoit pas éveillé, en fut alarmé, puis, se voyant entouré par les flammes, il n'eut que le tems de voler au secours de ma femme et de ma fille, qu'il entraîna nues et effarouchées. Leurs cris et leurs pleurs me rappellèrent bientôt à la vie ; mais ce ne fut que pour embrasser de nouveaux objets de terreur ; déjà les flammes avoient

gagné le comble de la maison, toutes les parties s'en séparoient avec fracas, et nous demeurions immobiles, les yeux fixés sur ce spectacle embrâsé, comme pour jouir de toute son horreur. Mes regards inquiets cherchèrent bientôt autour de moi mes petits enfans... ô malheur ! ils n'y étoient pas ; égaré, tout hors de moi : « Où sont, m'écriai-je, mes chers enfans? que sont ils devenus? » « Ils sont dévorés par les flammes, répondit ma femme, avec une tranquillité désespérée, et j'y veux mourir avec eux ». Au même instant j'entendis se mêler au bruit des flammes les cris de ces petits innocens, dont le feu commençoit à gagner la chambre ; rien n'auroit pu me retenir. « Où sont-ils ? m'écriai-je, en m'élançant au travers des flammes, et enfonçant la porte qui les enfermoit, où sont mes enfans ché-

ris ? » « Ici, cher papa, ici, répondirent-ils ensemble, et déjà le feu atteignoit leurs lits. Je les saisis tous deux dans mes bras, je traversai les flammes avec rapidité, et j'en étois à peine sorti, que le comble s'enfonça. « Maintenant, m'écriai-je, en les pressant contre mon sein, que le feu dévore tout, que ma fortune entière soit consumée! voilà mon espérance, j'ai sauvé mon trésor ; voilà, ma bonne amie, le bien le plus précieux, et nous reverrons encore le bonheur ». Nous couvrîmes de baisers nos chers enfans, ils nous tenoient embrassés, leurs petits bras autour du cou, et sembloient partager nos transports, tandis que ma femme rioit et pleuroit tour-à-tour.

Je demeurai alors passif spectateur de l'incendie, et je reconnus bientôt que mon épaule étoit violemment

dépouillée ; aussi, ne fut-il plus en mon pouvoir de seconder mon fils qui tentoit de sauver quelques meubles, et de détourner les flammes qui commençoient à menacer nos bleds. Les voisins alarmés accoururent bientôt autour de nous, et s'empressèrent de nous secourir ; mais tout ce qu'ils pouvoient faire, étoit de rester comme nous spectateurs de l'incendie. Mes papiers, parmi lesquels se trouvoient quelques effets que que je conservois pour la dot de mes filles furent entièrement consumés, si ce n'est cependant quelques titres qui étoient restés dans la cuisine, ainsi que deux ou trois pauvres meubles que mon fils eut le tems de sauver au commencement de l'incendie. Nos voisins s'efforcèrent tous autant qu'ils purent, de soulager notre infortune : ils nous donnèrent des vêtemens, quelques ustensils de cui-

sine, et une petite chaumière, ensorte que le jour suivant, toute pitoyable qu'elle fut, nous eûmes une autre retraite pour nous réfugier. Mon brave voisin Flamborough, et ses enfans, ne furent pas les moins empressés à nous prodiguer tout ce qui pouvoit nous être nécessaire; ils n'oublièrent même aucune des consolations que suggère la bienfaisance la plus achevée.

Quand les craintes de ma famille furent adoucies, le desir de connoître les motifs de ma longue absence, succéda; je les instruisis avec détail, en tâchant de les préparer au retour de notre pauvre infortunée, et quoique nous n'eussions plus alors que de la misère à partager, je ne voulois pas qu'un mauvais accueil en empoisonna davantage l'amertume. Cette tâche auroit été plus difficile à remplir,

sans notre nouveau malheur qui, en humiliant l'orgueil de ma femme, l'accabla de chagrins plus poignans. La douleur de mon bras devenant plus aiguë, et ne pouvant moi-même aller chercher ma malheureuse enfant, j'envoyai mon fils et ma fille qui revinrent bientôt, soutenant la pauvre coupable; elle n'osoit tourner ses yeux baissés, vers sa mère, que toutes mes sollicitations et mes priéres n'avoient pu faire condescendre au desir d'une réconciliation parfaite; car les femmes ont pour les fautes de leur sexe une sévérité plus rigoureuse que les hommes. « Ah! Madame, lui dit sa mère, après tant d'éclat, vous venez dans une chaumière trop humble; ma fille et moi ne pouvons être que d'un bien faible soulagement à ceux qui ont vécu dans le grand monde. Ouî, Mademoiselle,

votre malheureux père et moi, avons cruellement souffert de votre ingratitude ; mais j'espère, encore que le ciel vous pardonnera ». Pendant cet accueil froid, l'infortunée victime, pâle et tremblante se soutenoit à peine, et cherchoit vainement des forces pour parler ou pour pleurer ; mais je ne pus tranquillement la voir plus long-tems en proie à ses souffrances ; c'est pourquoi, affectant dans le geste et dans la voix, un dégré de sévérité que je voyois immédiatement suivi de l'obéissance. « Je répète encore une fois, m'écriai-je, mes intentions formelles : je vous ai ramené une malheureuse errante, victime d'un séducteur ; le retour à son devoir, exige celui de notre tendresse. Les calamités réelles de la vie, nous accablent en ce moment, gardons nous donc d'en ac-

croître les souffrances par des dissensions intérieures. Si la concorde règne parmi nous, elle y fera renaître encore le bonheur ; car nous pouvons nous mettre au-dessus du monde médisant, et lui présenter une contenance inébranlable. Le ciel promet le pardon au pénitent, conduisons-nous par son exemple. La providence tend plutôt les bras au pêcheur repentant qu'au juste qui n'a jamais dévié du chemin de la vertu, et cette prédilection est juste ; car le seul effort par lequel nous nous arrêtons dans le sentier glissant et rapide du vice, est lui-même une preuve de vertu plus éblouissante que la marche uniforme du juste ».

CHAPITRE IV.

Il n'y a que les méchants qui puissent être long-tems et tout-à-fait malheureux.

QUELQUE ASSIDUITÉ fut nécessaire pour rendre commode notre nouvelle retraite, et nous retrouvâmes bientôt notre première sérénité. Hors d'état de m'appliquer avec mon fils à nos occupations ordinaires, je lisois au milieu de ma petite famille quelques passages des livres que nous avions pu sauver, et principalement ceux propres à soulager le cœur, en amusant l'esprit. Nos braves voisins venoient chaque jour nous témoigner l'intérêt le plus compâtissant; et ils poussèrent la générosité jusqu'à assigner une époque pour rebâtir mon ancienne ha-

bitation. Le brave fermier Williams se montroit constamment le plus bienfaisant ; il nous prodiguoit les preuves d'une amitié libérale, et il hasarda même de nouvelles propositions à ma fille ; mais elle les détourna de manière à lui enlever tout espoir. Rien ne pouvoit adoucir le chagrin d'Olivia ; elle étoit la seule de la famille que quelques jours ne rendissent pas à la gaieté. Elle avoit perdu cette aimable candeur, attribut de l'innocence dont elle tiroit tous ses charmes, et elle ne savoit plus, comme autrefois, trouver du plaisir à plaire. Son esprit étoit en proie aux dévorans soucis, sa beauté, sa santé même commençoient à languir, et sa négligence contribuoit à en ternir l'éclat. Un mot tendre à sa sœur étoit devenu le tourment de son cœur, et la source de ses larmes ; tel un vice,

quoique déraciné, en laisse croître d'autres à sa place, de même sa faute, quoiqu'expiée par le repentir, avoit fait place à l'envie et à la jalousie. J'essayois mille moyens d'alléger son tourment, joubliois même mes propres souffrances dans l'étendue de l'intérêt que j'apportois aux siennes. Epuisant les traits d'histoires les plus amusans, que pouvoient également me suggérer et une mémoire heureuse, et quelque lecture; « Notre bonheur, lui disois-je, est subordonné à une puissance, qui par mille moyens, peut tour-à-tour le faire naître et le détruire, et qui se joue de notre prudence. Si tu crois, ma bonne amie, un exemple nécessaire pour établir ce principe, je vais te répéter un récit écrit par un historien grave, quoiqu'il ait été par fois romanesque.

« Matilde, à peine adolescente, fut

unie à un puissant Seigneur Napolitain, et se vit à la fois veuve et mère à quinze ans. Un jour qu'elle caressoit son fils, encore enfant, à une fenêtre de son appartement qui donnoit sur la rivière de Vulturne, il sauta tout-à-coup de ses bras dans les flots, et disparut à l'instant. La mère éperdue, réunissant tous ses efforts pour le sauver, s'élança courageusement à sa poursuite; mais loin de pouvoir lui porter du secours, elle-même gagna difficilement le bord opposé, au moment où quelques soldats français ravageoient le pays; ils la firent prisonnière.

Comme une guerre sanglante divisoit alors les Italiens et les Français, ceux-ci l'alloient faire succomber aux deux extrêmes qu'inspirent la passion effrénée et la cruauté; mais un jeune officier combattit cette basse résolution, et quoiqu'ils fussent

obligés de faire une retraite précipitée, il la ramena saine et sauve dans sa ville natale. Sa beauté d'abord avoit attiré ses regards, son mérite captiva bientôt son cœur. Ils se marièrent; il s'éleva aux grades les plus distingués: ils vécurent long-tems et heureusement ensemble; mais le bonheur d'un guerrier est chancelant: Après quelques années, les troupes qu'il commandoit ayant été repoussées, il fut obligé de se réfugier dans la ville où il avoit vécu avec sa femme. Il fallut soutenir un siége, et la place fut emportée d'assaut. L'histoire offre peu d'exemples des cruautés sanglantes que les Français et les Italiens exerçoient alors les uns envers les autres. Les vainqueurs résolurent de mettre à mort tous les prisonniers Français, et de n'épargner pas sur-tout l'époux de l'infortunée Matilde, dont le courage avoit long-

tems rendu la victoire incertaine. Leurs résolutions étoient ordinairement aussitôt exécutées que prises. On amena l'officier captif, et l'exécuteur tenoit déjà suspendu sur sa tête le glaive, que le signal du général, qui présidoit comme juge, retenoit seul. Il alloit enfin le donner, tous les spectateurs attendoient dans un morne silence le coup fatal, lorsque soudain, dans ce cruel intervalle de crainte et d'espérance, apparut Matilde qui venoit dire un dernier adieu à son libérateur et à son époux, gémissant sur sa situation déplorable, et accusant la fatalité du destin qui l'avoit arrachée à la mort dans la rivière de Vulturne, pour la mettre en proie à de plus terribles souffrances. Le général qui étoit un jeune homme, fut enchanté de sa beauté, et touché de son infortune; mais son émotion devint encore plus

vive, en entendant le récit de ses premiers malheurs. C'étoit ce fils, ce fils chéri, pour lequel elle avoit affronté le danger; il la reconnut aussitôt pour sa mère et tomba à ses pieds. On suppose aisément le reste. Le captif fut mis en liberté, et tout le bonheur que répandent abondamment l'amitié, l'amour et le devoir respectueux, les réunit ensemble ».

C'est ainsi que je cherchois à dissiper le chagrin de ma fille; mais elle ne me prêtoit qu'une attention partagée, car ses propres malheurs absorboient tout l'intérêt qu'elle prenoit autrefois à ceux des autres, et rien ne pouvoit la soulager. La crainte du mépris lui faisoit haïr la société, et les soucis, redouter la solitude. Telle étoit sa situation déplorable, lorsque nous apprîmes d'informations certaines, que M. Thornill devoit épouser Miss Wilmot, pour laquelle je lui

avois toujours soupçonné un attachement réel, en dépit du mépris qu'il affectoit de me témoigner pour sa personne et sa fortune. Ces nouvelles ne firent qu'accroître l'affliction de la pauvre Olivia ; une aussi révoltante injure à la fidélité outrepassoit la mesure des maux que son courage lui faisoit endurer. Je résolus de me convaincre de la vérité de cette nouvelle, et de déjouer, s'il étoit possible, tous ses projets, en dépêchant mon fils à M. Wilmot pour s'informer du fait, et remettre à Miss Wilmot une lettre pour l'instruire de la conduite de M. Thornill envers ma famille. Mon fils partit avec ce dessein, et fut de retour en trois jours. Il nous confirma ces détails ; mais M. Thornill et Miss Wilmot ayant été faire une tournée dans le pays, il lui fut impossible de remettre la lettre, qu'il laissa. Ils devoient se marier,

lui avoit-on dit, sous quelques jours, ayant paru ensemble à l'église le dimanche précédent, en grande pompe, la future, accompagnée de six jeunes demoiselles, et le prétendu d'autant de jeunes gens. Leur prochaine alliance répandoit la joie dans tout le pays, et chaque jour on les voyoit se promener ensemble dans le plus brillant équipage qu'on eût vu depuis bien des années dans le pays. On avoit réuni tous les amis des deux familles, et particulièrement l'oncle du Chevalier, M. William Thornill qui jouissoit d'une si grande réputation. Il disoit qu'il n'y avoit pas de rang ni de fortune qui pût prétendre à plus d'éclat, que tout le pays vantoit la beauté de la demoiselle, et le bon ton du jeune homme, et qu'ils étoient également passionnés l'un pour l'autre; finissant par dire qu'il estimoit

M. Thornill le plus heureux des hommes.

« Eh bien ! repris-je, qu'il le soit s'il le peut ; mais jette les yeux autour de moi, mon fils, vois ce lit de paille, ce toit entr'ouvert, ces murailles qui tombent en ruine, et cet humide plancher, mon corps dépouillé par le feu, et mes enfans pleurans autour de moi pour me demander du pain ; voilà le tableau que t'offre ma maison, mon ami : ici, ici même tu vois un homme qui ne changeroit pas sa situation contre ce vain éclat. O mes enfans ! si vous pouviez apprendre à converser avec votre propre-cœur, et vous pénétrer des douces consolations qu'on peut y puiser, vous dédaigneriez les clinquans et l'élégance de ces êtres superficiels. Presque tous les hommes appellent la vie un passage qu'ils parcourent comme voyageurs. La

vraisemblance de cette comparaison paroît encore plus frappante, en remarquant que les justes, semblables aux voyageurs qui gagnent leurs retraites, sont toujours joyeux et sereins ; tandis que les méchans, comme des malheureux traînés à à l'exil, n'ont que des intervalles de bonheur ».

Ma compassion pour ma pauvre fille qui s'évanouit à la certitude de ce nouveau malheur, interrompit la suite de mes exhortations. J'invitai sa mère à la secourir, et bientôt après elle reprit ses sens. Depuis ce tems elle parut plus calme, et je pensai qu'elle se soumettoit enfin ; mais les apparences me trompèrent, j'avois pris pour tranquillité la langueur d'une accablante tristesse. De nouvelles provisions que mes charitables paroissiens m'envoyoient, vinrent répandre la joie dans ma fa-

mille, leur gaieté et leur enjouement ne pouvoient me contrarier en aucune manière. Il auroit été très-injuste d'altérer leur joie pour les forcer à partager une mélancolie opiniâtre, ou de les accabler du fardeau d'une tristesse qu'ils n'éprouvoient pas. Le petite histoire parcourut donc encore une fois le petit cercle, la chansonnette ne fut pas oubliée, et la gaieté voulut bien encore une fois voltiger sur notre petite habitation.

CHAPITRE V.

Nouveaux malheurs.

Le lendemain matin, comme la chaleur étoit excessive pour la saison, nous convînmes d'aller déjeuner à l'ombre de notre petit berceau d'aube-épine ; et Sophie, à ma prière, confondit sa voix avec le ramage des oiseaux qui gazouilloient autour de nous. C'est là que ma pauvre Olivia rencontra pour la première fois son séducteur : tout renouvelloit sa tristesse, mais la mélancolie qu'excitent dans l'ame les objets agréables, ou les tendres accords de l'harmonie, l'adoucissent au lieu de l'aigrir. Sa mère s'abandonna tout-à-fait cette fois à la tendresse

maternelle, elle éprouvoit elle-même une douce mélancolie, elle laissoit couler quelques larmes, et prodiguoit à sa fille toute sa première tendresse : Olivia, dit-elle, chante-nous cette plaintive romance que ton père a tant aimée. Sophie a payé sa dette; c'est à ton tour, ma bonne amie, tu fera plaisir à ton bon père. Elle obéit, et chanta avec tant d'ame que je ne pus retenir une larme.

Vous, femmes qui ceignez le bandeau de l'amour,
A vos pas chancelans, l'homme s'offre pour guide;
Ah! lorsque vos beaux yeux vont s'entr'ouvrir au jour,
Ce conducteur charmant ne sera qu'un perfide.

Quel art, quel charme alors peut chasser le tourment,
La honte, les soucis qui vous rongent sans cesse,
Et déchirer le sein d'un infidèle amant? . . . .
C'est de mourir, hélas! en proie à la tristesse.

Elle avoit à peine fini ce dernier couplet, auquel une interruption que la douleur causa dans sa voix donnoit une douceur pleine de charmes, que le bruit de l'équipage de M. Thornill, qui se fit entendre à quelque distance, nous alarma tous; il augmenta sur-tout les sollicitudes d'Olivia, qui, pour fuir son séducteur, courut se réfugier à la maison. Il s'élança de sa voiture, s'avança vers moi, et conservant son air de familiarité ordinaire, il s'informa de ma santé. « Monsieur, répondis-je, la contenance assurée que vous osez soutenir devant moi, ne fait qu'aggraver la bassesse de votre caractère. J'aurois autrefois trouvé des forces pour châtier votre insolence. Mais accroissez vos crimes; l'âge a refroidi mes passions, et mon devoir m'oblige à les réprimer ».

« J'ignore autant, mon cher Monsieur, répliqua-t-il, ce que signifie ce langage, que ce qui me l'a mérité. Vous ne pensez pas sans doute, qu'il y ait eu rien de criminel dans la petite promenade que votre fille a faite avec moi dernièrement ».

« Va, m'écriai-je, tu n'es qu'un misérable, un insolent imposteur, ta bassesse te met à l'abri de ma colère; sache cependant que je descends d'une famille qu'on n'auroit pas impunément offensée; mais toi, vil séducteur, tu ne rougis pas, pour satisfaire ta passion effrénée, de faire traîner à une pauvre créature une vie rampante et infortunée, en souillant une famille qui n'avoit plus que l'honneur pour tout bien ».

« Si vous ou elle, reprit-il avez résolu d'être misérables, je ne saurois le prévenir. Mais vous pouvez

encore vous rendre heureux ; et quelque soit le jugement que vous ayez formé de moi, vous me trouverez toujours disposé à y contribuer. Nous pouvons facilement la marier à un autre, elle peut même conserver son amant, car je vous proteste que j'aurai toujours pour elle beaucoup de considération ».

Je sentis toutes mes passions se soulever à cette révoltante proposition, car souvent l'esprit écoute de sang-froid de grandes injures, tandis que de petites bassesses l'irritent jusqu'à la fureur. « Fuis de mes yeux, reptile, fuis, m'écriai-je, et ne me souille pas plus long-tems par ton odieuse présence. Va, si mon brave Georges, t'entendoit, il châtiroit ta témérité, mais je suis vieux, impuissant et affoibli par les souffrances ».

« Puisque vous me forcez, répli-

qua-t-il, en colère, de vous traiter plus durement que je n'en avois l'intention ; demême que vous avez vu ce que l'on peut espérer de mon amitié, vous éprouverez quels sont les effets de mon ressentiment. Mon homme d'affaires, porteur de votre dernier billet, en exige le paiement ; je ne saurois prévenir la rigueur des lois, sinon en l'acquittant moi-même ; mais les depenses qu'a nécessitées mon prochain mariage, me mettent dans l'impossibilité d'y satisfaire ; mon intendant se propose en outre de vous poursuivre pour le paiement de vos fermages : qu'il fassse son devoir ; je ne me fatigue point d'affaires de cette nature : je n'en conserve pas moins le desir de vous obliger, et j'espère que vous et votre fille assisterez à la célébration de mon mariage qui doit se conclure

incessamment. C'est le vœu de ma charmante Arabella Wilmot, et je ne doute pas que vous vous y rendiez ».

« M. Thornill, répondis-je, je m'explique avec vous pour la dernière fois. Je ne consentirai jamais à votre mariage avec une autre que ma fille, et quand bien même votre amitié m'éleveroit jusqu'au trône, ou votre ressentiment m'entraîneroit au tombeau, je les dédaignerois également. Vous en avez agi envers moi d'une manière horrible et irréparable. Je m'abandonnois tout entier à votre honneur, et je suis victime de votre bassesse. N'espérez donc jamais mériter mon amitié. Va, perfide, jouis en paix de tout ce que la fortune te donne, la beauté, les richesses, la santé et le plaisir. Va, et laisse-moi en proie à la honte, à la

maladie et à l'affliction. Quelqu'humilié que je puisse être, mon cœur soutiendra toujours sa dignité, et quoique déjà je t'accorde mon pardon, il est inséparable du mépris que je te voue ».

« Puisqu'il en est ainsi, répliqua-t-il, vous porterez la peine de votre insolence, et nous verrons bientôt quel est le plus misérable de vous ou de moi ». Puis il s'éloigna brusquement.

Ma femme et mon fils, présens à cette entrevue, paroissoient terrifiés de crainte; mes filles qui l'avoient vu s'éloigner rapidement, accoururent avec empressement demander les résultats de la conférence dont elles furent encore plus alarmées. Pour moi, je méprisois le plus grand excès même de sa rage, et comme il avoit déjà porté le premier coup, je me tenois en garde contre tout nou-

vel effort; semblable à ces machines qu'on emploie à la guerre, qui, quoique lancées, présentent encore ne défense à l'ennemi.

Les effets suivirent de près ses menaces, car le lendemain son intendant vint réclamer mes fermages, que la suite des malheurs dont j'ai fait le récit, me mettoit dans l'imposibilité d'acquitter. Mon insolvabilité nécessita la saisie de mes bestiaux, qui, le jour suivant furent vendus pour moitié de leur valeur. Ma femme et mes enfans me supplièrent alors de me soumettre à tout, plutôt que de m'exposer à une ruine indubitable. Elles me prioient à genoux de voir une fois encore M. Thornill, elles employoient toute leur petite éloquence à me peindre sous un caractère effrayant toutes les camités que j'allois provoquer; mais ni l'horreur d'une prison, ni la rigueur

de l'hiver, ni les dangers qui menaçoient ma santé, ne purent me persuader, et je demeurai inflexible.

« Pour quoi, mes enfans, m'écriai-je, essayez-vous de m'entraîner dans une injuste démarche ? mon devoir m'impose son pardon, mais ma conscience me défend de l'approuver. Voulez-vous que je publie les louanges de quiconque je condamne au fond de mon cœur ? Voulez-vous me voir ramper sous un vil séducteur, en lui prodiguant de coupables caresses, et pour éviter une prison que je me confine dans les liens étroits et cruels d'une conscience inquiette ? Non, non, jamais. Si nous devons être arrachés de cette retraite, dirigeons-nous du côté de la vertu ; et dans quelque lieu qu'on nous relègue, nous y trouverons encore des charmes, si nous

pouvons avec plaisir descendre au fond de notre cœur.

C'est ainsi que s'écoula la soirée. Le lendemain matin, mon fils s'occupoit à pratiquer un passage devant notre porte, encombrée par la grande abondance de neige qui étoit tombée pendant la nuit. Il venoit de commencer cette tâche, lorsqu'il accourut nous dire avec un visage pâle et consterné, que deux hommes dont la tournure et les habits désignoient des officiers de justice, dirigeoient leurs pas vers la maison.

Il avoit à peine fini de parler qu'ils entrèrent; ils s'approchèrent du lit où je reposois, et après m'avoir exactement détaillé leurs qualités et le but de leur mission, ils me constituèrent prisonnier, en m'ordonnant de me préparer à partir de suite pour la prison du comté, qui étoit distante de onze milles.

« Mes amis, leur dis-je, voilà un tems bien cruel pour me traîner dans une prison ; il est d'autant plus ingrat que je souffre violement d'un bras qui a été dépouillé par une brûlure, et dont les douleurs m'on jeté dans une fièvre lente qui me mine insensiblement ; je manque en outre d'habits pour me couvrir, et je suis trop vieux et trop faible pour entreprendre sans dangers un voyage aussi long à travers une neige épaisse...., mais puisqu'il le faut....

Je m'adressai à ma femme, et à mes enfans, pour qu'ils se disposassent à rassembler les débris qui qui nous restoient, et à quitter immédiatement notre retraite. Je les invitois à se hâter, tandis que mon fils portoit du secours à Olivia, qui se jugeant la source des maux qui nous accabloient, s'étoit évanouie. J'encourageois ma femme, occupée elle-

même à rassurer nos petits enfans qui s'étoient réfugiés dans ses bras, et qui se cachoient dans son sein, n'osant jeter les yeux sur les deux officiers. Sophie aussi, hâtoit notre départ, et comme je la pressois moi-même, en moins d'une heure, nous nous mîmes en route.

CHAPITRE VI.

Il n'est pas de situation, si misérable qu'elle paroisse, qui n'offre quelque consolation.

Nous nous éloignions lentement de ce paisible voisinage. Olivia, succombant aux douleurs d'une fièvre lente, qui, depuis quelques jours, commençoit à porter atteinte à sa constitution, se rendit à l'offre obligeante d'un des officiers qui la prit en croupe sur son cheval; car cette

classe d'hommes même est quelquefois douée de sentimens d'humanité. Mon fils donnoit la main à l'un des enfans, et ma femme à l'autre, tandis que je m'aidois du bras de ma Sophie, dont les larmes couloient sur mes maux, et non sur les siens.

Nous étions à peine à deux milles du séjour que nous venions de quitter, lorsque nous apperçûmes une foule qui accouroit à nous, en poussant des cris aigus : quand elle fut à notre portée, je reconnus cinquante de mes plus pauvres paroissiens. Ils chargeoient d'imprécations horribles les deux officiers qui nous conduisoient; ils se jetèrent même sur eux, jurant qu'ils verseroient jusqu'à la dernière goutte de leur sang pour défendre leur Ministre, et qu'ils ne souffriroient pas qu'on le traînât en prison. Si je n'avois arraché nos con-

ducteurs des mains de cette multitude furieuse, en employant sur elle tout ce que j'avois de pouvoir, les suites en auroient été fatales. Mes enfans qui me croyoient rendu à la liberté par cet évènement, ne pouvoient contenir leur joie ; mais je trompai bientôt leurs espérances, lorsqu'ils m'entendirent parler ainsi à cette multitude égarée.

« Eh ! quoi, mes amis, pensez-vous donc me donner une preuve de votre amour ? Est-ce de cette manière que vous suivez la marche que je vous ai tracée ? dévier ainsi de la justice, et entraîner votre perte avec la mienne ! quel est votre corrupteur ? montrez-moi l'homme qui vous a séduits ; il éprouvera tout mon ressentiment. Hélas ! mon pauvre troupeau égaré, retournez à votre devoir envers Dieu, votre pays et moi. Peut-être un jour me reverrez-

vous plus favorisé du bonheur, et capable de contribuer au vôtre. Mais au moins laissez-moi me consoler dans l'espoir qu'aucune de mes brebis ne me manquera, lorsque l'éternel m'appellera pour en rendre compte ».

Ils étoient tous repentans, et fondans en larmes ; ils vinrent l'un après l'autre me faire leurs adieux. Je leur serrai la main affectueusement, et leur ayant donné ma bénédiction, nous poursuivîmes notre route sans rencontrer d'autres obstacles. Quelques heures avant la nuit, nous arrivâmes à la ville ou plutôt au village ; car un petit nombre de maisons en occupoient toute l'étendue ; elle avoit perdu sa première magnificence, et il ne restoit plus des traces de son antique supériorité, que la prison.

En arrivant, nous fîmes halte à

une hôtellerie où nous prîmes les rafraîchissemens qu'on put nous procurer avec le plus de célérité, et je soupai au milieu de ma famille avec mon enjouement ordinaire. Après les avoir laissés convenablement pourvus pour la nuit, j'accompagnai les officiers du Scheriff à la prison, qui avoit été autrefois destinée à des usages militaires. Elle consistoit en une vaste salle, gardée par d'énormes grilles, carrelée en pierres de taille, dans laquelle les prisonniers pour dettes et les criminels avoient la liberté de se promener à certaines heures du jour; chaque prisonnier avoit en outre un cachot, où il étoit confiné pour la nuit.

Je m'attendois, en entrant, à n'entendre que lamentations et gémissemens; mais au contraire, tous les prisonniers sembloient diriger leurs efforts vers un but commun,

celui d'oublier leur situation misérable dans les clameurs et les bombances. On m'instruisit aussitôt d'un tribut qu'il étoit d'usage de payer, en arrivant, et quoique le peu d'argent que j'eusse, fut presque totalement épuisé, j'en sacrifiai le reste à cet emploi; on envoya immédiatement chercher des liqueurs, et toute la prison retentit de clameurs, de ris et de juremens.

Par quel prodige, me disois-je à moi-même, suis-je en proie à la tristesse, tandis que des hommes aussi criminels s'abandonnent tout entiers à la joie! je n'ai de commun avec eux, que la captivité, et je me crois plus de droits à la sérénité.

Imbu de ces réflexions, je m'efforçois d'appeller la gaieté à mon secours, mais elle ne pouvoit naître d'efforts qui sont eux-mêmes pénibles; je m'étois donc blotti dans un coin de

la prison, là je rêvois la tête appuyée sur une de mes mains, lorsqu'un compagnon de captivité survint, et s'asseyant près de moi, provoqua la conversation. J'ai constamment suivi la règle que je me suis imposée dans le cours de ma vie, de ne jamais éviter la conversation de tout homme qui paroît désirer la mienne ; car en la supposant bonne, je puis en tirer avantage : et si elle est mauvaise, il peut, lui-même, mettre la mienne à profit. Celui-ci paroissoit avoir de l'esprit naturel quoiqu'enfoui sous une grossière ignorance ; mais il sembloit sur-tout versé dans la connoissance du monde, ou pour parler plus exactement, dans l'étude de la nature humaine du mauvais côté. Il me demanda si j'avois eu soin de me pourvoir d'un lit, et ce fut alors seulement que j'y pensai.

« C'est une circontance malheu-

reuse, dit il, car vous n'aurez ici que de la paille, et votre chambre est vaste et froide. Mais vous me paroissez au-dessus du commun, comme je l'ai moi-même autrefois été, et je mets de bien bon cœur une partie de mes couvertures à votre service ».

Je le remerciai, en lui témoignant ma surprise de trouver tant d'humanité dans une misérable prison; ajoutant, pour lui faire voir que j'avois étudié : que l'ancien sage de la Grèce, savoit apprécier l'heureuse influence de la compagnie sur l'affliction, quand il disoit : *Ton Kosmon aire, eidos ton etairon;* et en effet, continuois-je, qu'est ce que le monde, si l'on y vit dans la solitude » ?

« Vous parlez du monde, monsieur, reprit mon compagnon d'infortune; mais *le monde n'est plus*

que confusions et folies, et cependant son origine ou la Cosmogonie a tourné la tête aux philosophes de tous les siècles. Quels systêmes bisarres et insensés n'ont pas été enfantés sur la création du monde ? Sanconiathon, Manethon, Berosus et Ocellus Lucanus, se sont tous efforcés envain d'en pénétrer la cause. On lit ce texte dans le dernier: Anarkon Ara Kai ateleutaion to pan, ce qui signifie. . . . . . » « Pardon, Monsieur, m'écriai-je, si j'interromps le cours d'une science aussi profonde ; mais je crois la connoître déjà. N'ai-je pas eu le plaisir de vous voir à la foire de Welbridge ? et ne vous appellez-vous pas Ephraim Jenkinson ? » Il répondit par un gros soupir. « Vous vous remettez, sans doute, continuai-je, un certain Docteur Primrose,

dont vous achetâtes un cheval. »

Il me reconnut aussitôt ; car l'obscurité du lieu, et l'approche de la nuit l'avoient empêché jusques là de distinguer mes traits. « Hélas ! oui, Monsieur, répondit-il, je vous remets parfaitement ; je vous fis l'achat d'un cheval ; mais j'oubliai de vous le payer. Votre voisin Flamborough est le seul accusateur dont je redoute le témoignage aux prochaines sessions ; car il a l'intention formelle de déposer contre moi comme faux monnoyeur. Je suis sincèrement repentant, Monsieur, de vous avoir trompé, ainsi que tant d'autres ; car vous voyez, poursuivit-il, en me montrant ses fers, ce que mes friponneries m'ont mérité ».

« Eh ! bien ; monsieur, repris-je, votre humanité à m'offrir de l'assistance, quand vous n'étiez pas fondé à en espérer de retour, sera récom-

pensée par les efforts que je me propose de faire pour adoucir ou détruire totalement la déposition de Monsieur Flamborough, et à la première occasion, je lui enverrai mon fils dans ce dessein ; je ne forme pas le plus leger doute qu'il ne se rende à mes vœux, et quant à moi personnellement, vous n'avez aucune sollicitude à concevoir ».

« Eh bien, Monsieur, repliqua-t-il, tout ce que je possède est à votre service. Je vous prêterai plus que la moitié de mes couvertures, et en toute occasion, je me montrerai votre ami dans la prison, où j'ose dire, que j'ai quelqu'influence ».

En le remerçiant, je ne pus m'empêcher de lui témoigner beaucoup de surprise de l'air de jeunesse qui brilloit sur son visage, tandis qu'il paroissoit au moins soixante ans, la première fois que je l'avois vu.

« Monsieur, répondit-il, vous êtes étranger aux ruses de ce monde ; j'avois alors de faux cheveux, et j'étois initié dans l'art de contrefaire l'âge, depuis dix-sept ans jusqu'à soixante-dix. Ah ! Monsieur, si j'avois employé à apprendre un commerce, la moitié des peines que je me suis données pour devenir un adroit fripon, je pourrois être aujourd'hui puissamment riche; mais cependant gueux comme je le suis, je puis encore être votre ami, et vous en donner des preuves que vous n'attendez guère ».

Notre conversation fut interrompue par l'arrivée des domestiques du geolier, qui venoient faire le recensement accoutumé, et renfermer pour la nuit chaque prisonnier dans son cachot. Un d'eux m'approcha, tenant un botte de paille destinée à faire mon lit, et me conduisit par un

étroit et obscur passage dans une chambre carrelée comme la salle commune ; là, avec le secours des couvertures de mon compagnon de captivité, je construisis mon lit dans un coin. Après que j'eus fini, mon conducteur, qui étoit assez honnête, me souhaita une bonne nuit. Je commençai mes méditations acoutumées, en rendant grâces au fouet céleste qui me châtioit ; je me couchai, et je dormis jusqu'au matin avec la plus parfaite tranquillité.

CHAPITRE VII.

Réforme dans la prison. Pour que les lois fussent complettes, elles devroient récompenser comme elles punissent.

A la pointe du jour, je fus éveillé par les pleurs de ma femme et de mes enfans qui étoient assemblés autour de mon lit. La noire sévérité qui régnoit dans la prison, paroissoit les avoir épouvantés. Je blâmai doucement leurs craintes, en leur assurant que je n'avois jamais reposé avec plus de sérénité. Je demandai des nouvelles d'Olivia que je ne voyois pas avec eux ; ils me dirent que les sollicitudes et les fatigues de la veille avoient augmenté sa fièvre, et qu'ils avoient jugé à propos de la laisser reposer. Mon pre-

mier soin fut d'envoyer Moïse chercher une ou deux chambres voisines de la prison, pour loger la famille ; mais il n'en put trouver qu'une que nous louâmes à peu de frais, pour sa mère et ses sœurs ; le geolier consentant avec humanité à laisser coucher près de moi mes trois fils. On prépara donc pour eux un lit dans l'autre coin de la chambre, qui figuroit parfaitement avec le mien. Je voulois cependant savoir si mes enfans ne répugneroient pas à coucher dans un endroit dont l'obscure apparence les avoit d'abord épouvantés.

« Eh bien ! leur dis-je, mes bons amis, comment trouvez-vous votre lit, n'avez-vous pas peur de coucher dans une chambre aussi noire » ? « Non, non, papa, s'écria Dick, je n'ai pas peur quand je couche où vous êtes ».

« Et moi, ajouta Bill qui n'avoit

encore que quatre ans, l'endroit où est mon papa est celui que j'aime le mieux ».

J'assignai ensuite à chaque membre de la famille ce qu'il auroit à faire. Je recommandai particulièrement à ma fille de prodiguer ses soins à la santé dépérissante de sa sœur ; ma femme devoit rester près de moi, ainsi que mes petits enfans qui me faisoient la lecture : quant à vous, mon fils, continuai-je, c'est de la sueur de votre front que nous devons attendre notre existence. Votre salaire quotidien avec la frugalité convenable, nous soutiendra tous contre les chagrins. Tu as seize ans, tu es robuste, et c'est toi, mon fils, qui, dans ce moment peut nous être le plus utile ; ton travail doit procurer du pain à ta famille innocente. Cherche donc ce soir de l'ouvrage pour demain, et apporte-

nous chaque jour ; pour vivre, le fruit de ton labeur.

Après avoir ainsi tout disposé, je descendis à la salle commune où je croyois pouvoir respirer et me promener plus à mon aise. Mais j'étois à peine entré que les imprécations, les obscénités et les blasphêmes qui m'assiégèrent de toutes parts, me chassèrent à mon réduit. Là, je m'assis quelque tems à rêver et gémir sur l'étrange égarement de ces impies qui déjà, se trouvant en guere ouverte contre toute l'humanité, travailloient encore à se faire un ennemi redoutable dans l'éternité.

Leur insensibilité provoqua en moi la plus touchante compassion, et détourna un moment de mon esprit mes propres sollicitudes. Je regardai même comme un devoir attaché à ma profession, de les en racheter. Je me résolus donc de retourner une

fois encore vers eux, et narguant leurs injures, de les faire céder à ma persévérance, en leur donnant des conseils. Je fis part de mon projet à M. Jenkinson, il en rit de tout son cœur ; mais il consentit à le communiquer aux autres. Le plan fut accepté avec le plus grand empressement et la joie la plus vive, car il promettoit un fond de gaieté nouveau et inépuisable à des êtres qui ne connoissoient alors d'autres jouissances que celles qui émanoient du ridicule et de la débauche.

Je leur fis d'abord la lecture de l'office d'un son de voix élevé, quoique sans affectation ; je trouvai mon auditoire très-disposé à me rire au nez. Des sifflemens de propos obscènes, de gros soupirs singés d'une contrition burlesque, des roulemens et des contorsions ridicules provoquoient tour-à-tour les éclats de rire.

Je n'en continuai pas moins la lecture avec ma gravité naturelle, convaincu qu'elle pourroit en convertir quelques-uns, sans recevoir aucune tache des injures que lui prodiguoient les autres.

Après la lecture, je leur fis une courte exhortation, où je me proposois d'abord de les amuser plutôt que de les morigéner. Je m'étudiai à leur faire sentir que le desir seul de leur bien-être pouvoit m'engager à cette démarche ; que j'étois leur compagnon de captivité, et que ce n'étoit point un motif d'intérêt qui me guidoit, puisque je n'avois évidemment rien à espérer de mes exhortations. « Je gémis, leur disois-je, de vous voir si profanes, parce que vous pouvez y perdre beaucoup et n'y rien gagner ; soyez bien convaincus mes amis (car vous êtes mes amis, quoique toute

l'humanité méprise souverainement votre amitié), soyez bien convaincus que les millions de juremens qui souillent en un jour votre bouche, ne mettent pas un sol de plus dans votre bourse. Quel est donc votre but en invoquant le diable à tout propos, et en l'appellant sans cesse à votre secours, puisque vous voyez autour de vous les tristes résultats de son influence ? Il ne vous a gratifiés jusqu'à présent que de juremens et de ventres vuides; et en calculant ce qu'on peut en attendre de mieux, je préjuge que vous n'avez rien de plus attrayant à en espérer. ».

« Lorsqu'on en use mal avec nous, nous cherchons naturellement une autre société. D'après cette vérité palpable, pourquoi ne tenteriez-vous pas de vous confier aux loix d'un autre maître qui vous tend les bras, en vous promettant un sort

plus heureux ? Assurément, mes amis, de tous les insensés, le plus fou seroit celui qui, après avoir pillé une maison, iroit se réfugier sous la griffe des archers, et cependant êtes-vous plus sages ? vous invoquez le secours de celui qui vous a déjà trahis ; et certes, il est plus redoutable que le plus cruel des archers ; car ceux-ci se contentent de vous attraper et de vous pendre ; mais celui-là après s'être acquitté de ces deux fonctions, ne cesse pas de vous tourmenter lors même que vous êtes pendus.

Après ma conclusion, je reçus des louanges de mes auditeurs, dont quelques uns vinrent me serrer affectueusement la main, en me qualifiant du titre de galant homme, et me témoignant le desir d'une connoissance plus intime. Je leur promis de répéter ma lecture le jour sui-

vant, et je commençai alors à concevoir quelques espérances de faire une réforme dans la prison; car j'ai toujours pensé que le repentir ne s'arrache jamais entiérement du cœur d'un homme; une partie en reste toujours accessible aux traits aigus de la censure, et c'est au seul reformateur habile qu'il appartient de la pénétrer. Lorsque je me fus bien rendu compte de mes succès, je retournai dans ma retraite où ma femme préparoit un repas frugal. M. Jenkinson demanda la permission d'ajouter son dîner au nôtre, sous le prétexte poli de jouir de ma conversation. Il n'avoit pas encore vu ma famille, car mes enfans venoient me voir par une porte dérobée qui aboutissoit à l'étroit passage déjà décrit, en sorte qu'ils évitoient l'entrée commune. Aussi, Jenkinson, au premier abord, fut-

il frappé de la beauté de Sophie, qu'un air rêveur embellissoit encore; et mes petis enfans excitèrent également ses louanges.

« Hélas ! docteur, dit-il, ces enfans sont trop beaux et trop bons pour habiter un aussi misérable lieu » !

« Ah! M. Jenkinson, répondis-je, je remercie le ciel de leur avoir accordé des vertus, et s'ils ont un bon cœur, qu'importe le reste » ?

« C'est, sans doute une grande consolation pour vous, Monsieur, reprit mon compagnon de captivité, d'être au milieu de votre petite famille ».

« Ah ! oui, c'en est une bien douce, répondis-je, je ne voudrois pas, pour tout au monde, en être séparé; un cachot près d'eux me semble un palais. Il n'y a qu'un seul moyen d'altérer mon bonheur

dans cette vie, c'est de leur nuire ».

« Je crains donc d'être coupable, Monsieur, s'écria-t-il en regardant Moïse, car je crois en voir un que j'ai offensé, et j'ose lui demander mon pardon ».

Mon fils reconnut aussitôt sa voix et ses traits, quoiqu'il se fut efforcé de les déguiser lors de leur première entrevue, puis souriant, il lui serra la main en lui accordant son pardon. « Mais, ajouta-t-il, je ne puis pénétrer quelle bisarrerie dans ma figure vous a fait me juger propre à être dupe ».

« Mon cher Monsieur, reprit l'autre, ce ne sont point vos traits, mais vos bas blancs, et le ruban noir qui nouoit vos cheveux, qui mont alléché ; au reste, n'en soyez point affligé, de plus fins que vous ont été mes dupes ; mais en dépit de toutes mes ruses, les sots ont fini par m'attraper ».

« Ah ! sans doute, répliqua mon fils ; le récit de vos aventures doit être très-instructif et divertissant ».

« Ni l'un ni l'autre, reprit M. Jenkinson ; tous ces récits qui ne décèlent que les égaremens et les vices de l'humanité, retardent nos progrès dans la vie, en augmentant notre défiance. Le voyageur pusillanime qui se défie de tous ceux qu'il rencontre sur son chemin, prenant tout homme pour un voleur, retourne sans cesse sur ses pas, et touche rarement à propos au terme de son voyage ».

« Je juge, d'après ma propre expérience, qu'un homme fin est le plus sot des hommes. On me trouva rusé dès ma plus tendre enfance : j'avois à peine sept ans que toutes les femmes m'appeloient déjà un petit homme. A quatorze ans je fis mon entrée dans le monde ; je devins co-

quet, et commençai à faire ma cour aux dames ; à vingt, quoique parfaitement honnête, je fus jugé si adroit par tout le monde, que personne ne m'accorda sa confiance. Je me vis enfin forcé de tirer parti de mes tours, dont j'ai toujours subsisté ; je roulois toujours dans mon esprit de nouveaux projets de faire des dupes, et mon cœur palpitoit sans cesse de la crainte d'être découvert ».

« Je me faisois entr'autres, un plaisir secret de tromper votre bon et brave voisin Flamborough : une fois par an au moins il étoit victime de mes tours. Cependant l'honnête homme n'en a pas moins suivi son chemin sans méfiance ; il s'est enrichi, tandis que moi, chevalier d'industrie, j'ai langui, végété, j'ai toujours été misérable, sans la consolation d'être vertueux ».

« Quoiqu'il en soit, poursuivit-il,

daignez m'instruire du récit de vos aventures, et du motif qui vous a conduit ici; peut-être, quoique je n'aie pas été assez adroit pour éviter moi-même la prison, pourrai-je en tirer mes amis ».

Pour satisfaire sa curiosité, je l'instruisis des erreurs et des événemens dont la suite m'avoit entrainé dans cet abyme, et je lui prouvai l'impossibilité de recouvrer ma liberté.

Après la conclusion de mon récit, il parut rêver quelques minutes, puis se frappant le front comme s'il avoit découvert quelque moyen, il nous quitta, en disant qu'il essaieroit ce qu'il pourroit faire.

CHAPITRE VIII.

Continuation du même sujet.

Le lendemain je fis part à ma femme et à mes enfans du projet que j'avois conçu de convertir les prisonniers : ils le blâmèrent tous, alléguant son impossibilité et son inconvenance, et disant que mes efforts loin de contribuer à leur conversion, dégraderoient la gravité de ma profession.

« Vous vous méprenez, mes amis, leur disois-je, ces êtres quoique victimes de l'erreur, sont toujours hommes, et c'est un puissant titre à mon intérêt. Les bons avis méprisés retournent au profit de celui qui les donne ; et quoique mes raisonnemens puissent ne les pas corriger,

ils tourneront certainement à mon propre avantage. Si ces infortunés étoient princes, une multitude de protecteurs voleroit spontanément à leur secours ; mais selon moi, le cœur d'un homme confiné dans un cachot, est aussi précieux que celui de l'homme élevé au trône. Oui, mes enfans, si je puis leur dévoiler la vérité, je l'entreprendrai ; peut-être ne me dédaigneront-ils pas tous ; peut-être en retirerai-je un de l'abyme, et jestimerai cela un grand gain ; car qu'y a-t-il de plus précieux au monde que l'ame d'un homme » ?

Je descendis ensuite dans la salle commune, où je trouvai tous les prisonniers rassemblés, attendant fort gaiement mon arrivée ; et chacun ayant toute prête une attrape à faire au Docteur. J'avois à peine commencé, qu'un d'eux en me choquant brus-

quement, dérangea ma perruque, comme par accident; et se contenta de me demander pardon. Un second qui se tenoit à quelque distance, faisoit jaillir entre ses dents sa salive, dont il inondoit les feuillets de mon livre. Un troisième répondoit par intervalle *Amen*, avec le ton d'une contrition affectée, qui provoquoit le rire de tout l'auditoire. Un quatrième enfin, plus effrontément adroit, déroba mes lunettes de ma poche; mais un autre tour mit le comble à la joie générale : ayant observé l'ordre dans lequel j'avois disposé mes livres sur une table placée devant moi, on en soutira furtivement l'un deux, en y substituant un mauvais livre, et l'on s'en promit un grand plaisir Cependant e ne m'affligeai pas de tout le mal que cherchoit à faire cette multitude insensée; je persévérai dans

mon dessein, bien convaincu que ce qui excitoit alors le ridicule à mon égard, ne produiroit plus que la gaieté à la première ou à la seconde fois, et que ce qu'ils pourroient trouver de sérieux dans mes avis se maintiendroit constamment. Les résultats furent conformes à mon espérance, et en moins de six jours, quelques-uns devinrent repentans, et tous attentifs.

J'applaudis alors à la persévérance et à l'adresse qui m'avoient fait réussir à donner de la sensibilité à des malheureux dénués de tout sentiment de morale, et je commençai à rêver aux moyens de leur rendre des services physiques qui contribuassent à leur procurer une situation moins déplorable. Ils avoient vu jusques-là leur tems partagé tour-à-tour entre la faim et les excès, ils s'abandonnoient successivement à des

ris insensés, et à des plaintes amères. Leurs seules occupations consistoient à se quereller entr'eux, à jouer aux cartes, et à tailler des fouloirs de pipes. Ce dernier genre d'industrie paresseuse me fit naître l'idée d'employer ceux qui s'y appliquoient à façonner des chevilles pour les fabricants de tabac et les cordonniers. Je recueillis effectivement le produit d'une souscription générale qui fut employée à acheter le bois convenable, puis à mesure qu'on l'avoit travaillé, il se vendoit par mon entremise; en sorte que chacun retiroit de ses travaux un salaire quotidien, bien foible à la vérité, mais suffisant à sa subsistance.

Je ne m'arrêtai pas là: j'établis des amendes pour punir l'immoralité, et des récompenses pour l'étendue de l'industrie. De sorte qu'en moins de quinze jours, j'instituai entr'eux

une espéce de réunion humaine et sociale ; et je me regardois avec plaisir comme un législateur qui avoit racheté des hommes de leur férocité naturelle en rappellant parmi eux la concorde et l'amitié.

Il seroit ardemment a souhaiter que le pouvoir législatif dirigeât les efforts de la loi plutôt vers la réforme que vers la sévérité ; qu'il voulût bien se convaincre que le moyen de déraciner les crimes, consiste moins à rendre le châtiment commun, qu'à lui donner une attitude formidable. Ainsi donc, au lieu de nos prisons, qui renferment ou rendent les hommes coupables, qui confinent des misérables dans un cachot, pour avoir commis un crime, et qui, lorsqu'ils en sortent vivans, les rejetent dans la société avec le germe de mille autres vices ; nous devrions instituer, comme dans quelques au-

tres parties de l'Europe, des retraites de pénitence et de solitude, où l'accusé seroit surveillé et conseillé par des réformateurs capables de lui inspirer le repentir s'il étoit criminel, et l'ambition de nouvelles vertus, s'il étoit innocent. Ce moyen, bien plus que la multitude des châtimens, contribue à purger un état. Je ne puis même m'empêcher de soupçonner la validité du droit que les combinaisons sociales nous ont arrogé d'infliger la peine de mort à de légères déviations de la vertu. En cas de meurtre, ce droit est palpable, car d'après la loi qui autorise la défense personnelle, tout homme est maître de la vie de quiconque a méprisé celle de son semblable. Contre de tels assassins, toute la nature se soulève; mais gardons-nous de les confondre avec celui qui me dépouille de ma propriété. Les loix naturelles ne me

donnent aucun droit de lui ôter la vie, car par ces loix mêmes, le cheval qu'il me dérobe lui appartient aussi bien qu'à moi. En supposant donc que j'aie quelque droit, il ne peut émaner que d'une convention faite entre nous, qui autorise à donner la mort à quiconque me vole un cheval; mais cette convention est injuste, parce qu'un homme n'a pas plus le droit de me priver que de trafiquer de la vie, puisqu'elle ne lui appartient pas. D'ailleurs cette convention est imparfaite, et seroit même rejetée par une cour de moderne justice; car on inflige la plus grande des punitions à une futilité de convenance, puisque l'on convient généralement qu'il est bien préférable que deux hommes vivent, à ce qu'un seul monte à cheval. Or, une convention reconnue fausse entre deux hommes, ne l'est pas

moins entre cent, et cent mille ; car de même qu'on ne sauroit tracer un quarré avec dix millions de cercles, de même la voix réunie de dix millions d'hommes, ne pourroit prêter à l'erreur le plus foible appui. C'est ainsi que parle la raison et la droite nature. Les sauvages qui suivent, sans guide, l'impulsion des loix naturelles, sont avares du sang de leurs semblables, et ne le font couler que pour punir par la peine du Talion, une première cruauté.

Les Saxons, nos ancêtres, quelques cruels qu'ils fussent pendant la guerre, n'avoient qu'un petit nombre d'exécutions en tems de paix ; et tous les gouvernemens naissans dont les loix sont émanées de la nature, voyent à peine l'exemple d'un crime qui mérite la peine de mort. C'est parmi les citoyens régis par un gouvernement opulent,

que les loix pénales, dont les riches sont les moteurs, s'appésantissent sur le pauvre. Le gouvernement, en vieillissant, semble acquérir l'humeur âcre et chagrine de la caducité ; les propriétés deviennent plus chères à leur maître, en raison de leur accroissement ; plus les richesses deviennent immenses, plus les craintes de leur envahissement acquièrent d'étendue ; toutes les possessions sont chaque jour hérissées de nouveaux édits, et l'on écarte tous ceux qui cherchent à s'en emparer, par une haie d'épées menaçantes.

Je ne saurois déterminer si c'est de la multitude de nos loix pénales ou de l'extrême licence de notre peuple que naissent en une année, dans ce pays, plus de condamnés, que n'en fournissent la moitié des puissances de l'Europe ? Ces

deux causes y contribuent peut-être également ; car elles se doivent mutuellement naissance. Lorsque par l'uniformité des loix pénales, le peuple voit la même peine infligée à différens crimes, il se croit autorisé à tous ceux qu'on punit de la même manière ; aussi les modifications seules du châtiment sont-elles l'appui de la moralité, puisque l'accumulation des loix engendre de nouveaux vices, qui nécessitent eux-mêmes de nouvelles loix.

Il seroit donc à désirer que le gouvernement, au lieu de créer de nouvelles loix pour punir les crimes, au lieu de resserrer les liens de la société jusqu'à les rompre, au lieu de massacrer des misérables, comme inutiles, avant d'avoir éprouvé leur capacité, au lieu de faire dégénérer la correction en vengeance ; il seroit à désirer, dis-

je, qu'il mit à profit l'art des modifications, pour rendre les loix protectrices du peuple, et non ses tyrans. Bientôt nous reconnoîtrions que ces créatures jugées insensibles, n'avoient besoin que d'être éclairées. Nous reconnoîtrions que ces malheureux livrés à d'affreuses tortures, pour appaiser les sollicitudes du luxe, auroient pu secourir l'état en danger; que leurs cœurs, ainsi que leurs figures, sont analogues aux nôtres; que peu sont assez vils pour résister à la vertu persévérante; que tous les crimes ne nécessitent pas la mort; et qu'enfin le sang est rarement utile à cimenter la tranquillité.

CHAPITRE IX.

Ce que nous appellons biens et maux étant regardé par le ciel, comme choses futiles en elles-mêmes, et dont le partage est indigne de sa direction; le bonheur et la peine de cette vie sont plutôt les résultats de la prudence que de la vertu.

Il y avoit déjà plus de quinze jours que j'étois captif, sans avoir vu ma chère Olivia qu'il me tardoit d'embrasser. Ma femme, instruite de mon desir, me la fit amener; elle entra le lendemain dans ma prison, en s'aidant du bras de sa sœur. Je fus frappé de l'altération subite qui régnoit dans sa démarche : l'essaim des grâces qui voltigeoient autrefois autour d'elle, avoit fui; je m'alarmai du voile dont la mort sembloit cou-

vrir tous ses traits. Ses yeux, devenus creux, étoient remplis d'un feu dévorant, et une pâleur mortelle se répandoit à chaque instant sur son visage.

« Je te revois avec plaisir, ma bonne amie, lui dis-je; mais d'où vient cette langueur ? Tu m'aimes trop, Olivia, pour permettre au chagrin de ternir une existence à laquelle j'attache autant de prix qu'à la mienne; chasse les soucis, mon enfant, et des jours plus heureux viendront à luire ».

« Hélas ! mon cher papa, répondit-elle, vous avez toujours été trop bon envers moi; et la crainte de ne pouvoir jamais partager ce bonheur que vous me promettez, ajoute encore à mes souffrances. Non, le bonheur n'est plus fait pour moi; il me tarde de quitter une vie où je n'ai trouvé que peines et tourmens.

Je souhaite que vous vous montriez soumis à Monsieur Thornill ; peut-être, lui inspirerez-vous quelque compassion, et la mort me sera moins pénible ».

« Jamais, mon enfant, repris-je, jamais je ne reconnoîtrai ma fille pour une prostituée ; car malgré que le monde juge le mépris inséparable de ta faute, je la crois née de la crédulité, et non de la corruption. Non, ma bonne amie, quelqu'horreur qu'excite ce cachot, je ne m'y trouve point malheureux ; tant que je veillerai sur ta précieuse existence, l'ingrat ne jouira pas du plaisir de te voir sacrifiée à un autre ».

Lorsque ma fille m'eut quitté, mon compagnon de captivité, qui étoit présent à cette conversation, me fit quelques douces remontrances sur ma persévérance à écarter une soumission dont je pouvois espérer ma

liberté. Il m'observoit que je ne devois pas sacrifier toute ma famille pour le bonheur d'un seul enfant, et pour celui sur-tout, à qui je devois mes chagrins. « D'ailleurs, ajoutoit-il, j'ignore s'il rentre dans l'exacte justice d'entraver ainsi que vous le pratiquez en ce moment, le rapprochement de l'homme et de la femme, en refusant de donner les mains à un mariage que vous pouvez rendre malheureux, mais que vous ne sauriez empêcher ».

« Monsieur, répondis-je, vous connoissez peu la perfidie de l'homme qui nous persécute. La déférence la plus soumise à ses volontés, ne me mériteroit pas une heure de liberté. Il y a un an à peine, m'a-t-on dit, qu'il laissa périr de besoin, dans ce cachot même, un de ses débiteurs. Mon approbation et ma soumission pourroient-elles, tout à-

coup, de ce cachot, me transporter dans la plus brillante de ses possessions, je n'accorderois ni l'une ni l'autre; de secrets pressentimens me disent que ce seroit protéger l'adultère. Pendant l'existence de ma fille, tout mariage qu'il contractera, sera illégitime à mes yeux. Si elle succomboit je serois, à la vérité, le plus vil des hommes, en m'abandonnant à un ressentiment capable de mettre en œuvre tous les moyens de rompre son union; et quelque corrompu qu'il puisse être, je désirerois alors le voir marié, pour prévenir les suites de plus infâmes débauches; mais ne serois-je pas aujourd'hui le plus dénaturé des pères, si je consentois à signer l'arrêt qui doit entraîner ma fille au tombeau, pour recouvrer ma liberté; et en m'évitant une souffrance, en attirer mille sur elle ».

Il se rendit à la validité de mes raisons, en observant, toutefois, que la frêle existence de ma fille, qui dépérissoit chaque jour, ne me retiendroit pas long-tems captif. « J'espere, ajouta-t-il, puisque vous refusez de vous soumettre au neveu, que vous ne répugnerez pas à mettre votre situation sous les yeux de l'oncle, qui est l'homme le plus compatissant et le plus juste du royaume. Je vous engage à lui écrire par la poste, en lui rendant compte de la mauvaise conduite de son neveu à votre égard, et je vous jure que sous trois jours au plus, vous aurez sa réponse ». Je le remerciai de cette ouverture, et je m'occupai immédiatement de son exécution; mais je manquois de papier, et par une fatale conjoncture, dès le matin nous avions employé tout notre argent en provisions; heureusement

enfin, il en trouva quelques feuilles qui suffirent à mon but.

Durant les trois jours suivans, livré à l'incertitude de l'accueil qu'auroit reçu ma lettre, j'étois en proie aux plus vives sollicitudes. Ma femme me pressoit sans cesse de me soumettre à tout, pour m'arracher de cette prison, et chaque instant m'apportoit des nouvelles plus alarmantes de l'état empirant de la santé de ma fille. Je comptai trois jours, quatre même, sans recevoir de réponse à ma lettre : j'étois naturellement fondé à attendre peu de succès des plaintes d'un étranger contre un neveu chéri ; aussi cette espérance s'évanouit comme la première. Quoique la captivité et l'air infect de ce lieu, commençassent à altérer sensiblement ma santé, et que je sentisse empirer mon bras malade, je n'en conservois

pas moins la même force d'esprit. J'étois étendu sur ma paille ; mes enfans assis près de moi, lisoient tour-à-tour ; ils étoient attentifs à mes leçons, et pleuroient en les écoutant ; mais la santé de ma fille dépérissoit plus rapidement que la mienne ; chaque message venoit redoubler mes craintes. Le matin du cinquième jour après le départ de ma lettre à Monsieur William Thornill, on m'apprit qu'elle avoit entièrement perdu la parole. C'est alors que je sentis toutes les horreurs de la captivité ; mon ame rompoit les liens qui la retenoient, et voloit au chevet du lit de mon enfant ; j'étois aiguillonné du besoin de la consoler, de l'encourager, de recueillir ses dernières paroles, et de lui montrer le chemin du ciel. Une autre nouvelle arriva bientôt : elle expiroit ! . . . . Hélas ! et je me

voyois privé de la foible consolation de l'arroser de mes larmes. Mon compagnon de captivité vint peu de tems après, mettre le comble à ma douleur. Envain il m'exhortoit à réunir tout mon courage : elle étoit morte ! ... Le lendemain matin il revint me voir, et me trouva entre mes deux petits enfans, qui étoient devenus mes seuls compagnons ; ils employoient tous leurs innocens efforts pour me consoler. Ils me supplioient de lire, et s'opposoient à mes cris ; car mes yeux affoiblis ne trouvoient plus de larmes. « Eh, quoi ! papa, disoit l'aîné, ma sœur n'est-elle pas un ange à présent, pourquoi pleurez-vous sur son sort ? S'il ne falloit pas me séparer de vous, je voudrois pouvoir la suivre, et m'éloigner de cet horrible lieu ». « Oh ! oui, ajoutoit le plus jeune, les Cieux que ma sœur

habite sont un plus bel endroit que celui-ci , on n'y voit que des bons , et ici tout le monde est bien méchant ».

Leurs innocens discours furent interrompus par Monsieur Jenkinson ; il disoit que ma fille n'étant plus, je devois penser sérieusement à ma famille , et à ma santé , qui dépérissoit chaque jour par le défaut d'air salubre , et des nécessités de la vie. Il est de votre devoir , ajoutoit-il , de sacrifier tout esprit de vengeance et d'orgueil , au bien-être de ceux dont l'existence est subordonnée à la vôtre ; la raison et la justice vous obligent également aujourd'hui à mettre en œuvre tous les moyens de réconciliation envers votre jeune Seigneur.

« Hélas ! répondis-je , mon cœur à présent connoît peu la vengeance et l'orgueil ; je me ferois horreur à

moi-même s'il recéloit l'un ou l'autre de ces sentimens. Bien au contraire ; puisqu'autrefois mon tyran fut mon disciple, j'espère un jour offrir son ame sans tache au tribunal éternel. Non, je ne connois plus la vengeance, et quoiqu'il m'ait enlevé un bien plus précieux que tous ses trésors, quoiqu'il ait déchiré mes entrailles, car je succombe aux souffrances et à la maladie ; tous ces motifs ne sauroient m'inspirer le desir de la vengeance. Je consens maintenant à son mariage ; et si cette déférence peut lui faire quelque plaisir, faites-lui savoir aussi que je regrette toute offense que je pourrois lui avoir faite». M. Jenkinson écrivit aussitôt ma soumission, presque dans les mêmes termes que je m'étois exprimé, et j'y mis ma signature. Nous dépêchâmes par mon fils, cette lettre à M. Thornill qui étoit alors à son châ-

teau; il partit, et six heures après environ, il me rapporta une réponse verbale. Il avoit d'abord, disoit-il, éprouvé quelques difficultés pour obtenir une entrevue avec notre Seigneur, les valets étant soupçonneux et insolens; mais enfin il l'apperçut accidentellement, comme il sortoit pour des affaires relatives à son mariage, qui devoit se terminer sous trois jours. « Je l'abordai, continua-t-il, avec la démarche la plus humble, et je lui remis votre lettre; il l'avoit à peine parcourue, qu'il me congédia en disant que toute soumission ultérieure devenoit superflue, et qu'il n'étoit plus tems; qu'il n'ignoroit pas la démarche que vous aviez faite auprès de son oncle, qui y avoit répondu par le mépris mérité; et que pour vos autres affaires vous eussiez à vous en entendre avec son intendant, et non

avec lui. Il ajouta cependant, qu'ayant une opinion favorable de la prudence de vos jeunes demoiselles, leur entremise lui auroit été plus agréable ».

« Eh bien ! Monsieur, dis-je à mon compagnon de captivité, vous pouvez à présent vous faire une idée de l'homme qui me persécute ; il sait tout à la fois être moqueur et cruel ; mais laissez-moi le jouet de ses volontés : en dépit des fers sous lesquels il voudroit me faire gémir, je serai bientôt libre. A mesure que j'approche du séjour que je vais habiter, il brille avec plus d'éclat à mes yeux, et ce doux espoir allége mes souffrances ; la famille impuissante que je laisse après moi, ne sera pas, je l'espère, entièrement abandonnée ; peut-être quelques amis compatissans rendront hommage à ma mémoire, en ten-

dant les bras à mes orphelins, et chercheront à se mériter la bienveillance du ciel en allant au-devant de leurs besoins ».

J'avois à peine dit ces mots, que ma femme, que je n'avois pas vue de tout le jour, se précipita près de moi ; ses regards étoient remplis de terreur, et elle cherchoit envain des forces et des paroles pour s'exprimer. « Ah ! pourquoi, ma bonne amie, m'écriai-je, pourquoi voulez-vous augmenter mes maux en vous affligeant vous-même ? Quoique nos soumissions ne puissent fléchir notre impitoyable persécuteur, quoiqu'il m'ait condamné à périr dans ce séjour de misère, et quoique nous ayons perdu un enfant chéri; ceux qui nous restent t'apporteront encore quelques consolations, lorsque je n'existerai plus ». « Il n'est que trop vrai, reprit-elle, nous avons perdu un

enfant chéri..... Ma Sophie..... Ma plus précieuse enfant, est enlevée, arrachée de mes bras ; des scélérats me l'ont ravie ».

« Comment, Madame, s'écria Jenkinson, Miss Sophie, livrée à des ravisseurs ! se peut-il faire ?

Les larmes et les sanglots qui la suffoquoient, l'empêchoient de répondre ; mais la femme d'un des prisonniers qui n'avoit pas quitté la mienne durant tout ceci, nous en donna les détails : elle nous dit que ma femme, ma fille et elle-même, étant à se promener sur le grand chemin, à quelque distance du village, une chaise de poste à quatre chevaux, fit tout-à-coup face vers elle, et s'arrêta brusquement. Un homme richement mis, mais qui n'étoit point M. Thornil, s'en élança, accourut à ma fille qu'il saisit dans ses bras, et l'introduisit

de force dans la chaise, puis faisant signe au postillon d'aller bride abattue, ils s'éloignèrent et disparurent rapidement.

« Maintenant, m'écriai-je, mon malheur passe mon espérance. Il n'est plus de puissance sur la terre capable de m'épouvanter. Quoi! me dépouiller de tous mes enfans! le monstre ne m'en laissera pas une.... celle que je portois dans mon cœur! elle étoit belle comme un ange, elle en avoit presque toute la sagesse. Mais secourez ma pauvre femme... elle peut a peine se soutenir... Cruel! me les ravir toutes deux »! « Hélas! mon ami, dit ma femme, vous avez plus que moi besoin de consolation; nos maux sont accablans, mais j'en saurois souffrir encore davantage si vous vous livriez moins au chagrin. Ils peuvent m'arracher mes enfans et tout ce que je possède au monde,

s'ils ne me séparent pas de vous ».

Mon fils s'efforçoit de modérer notre douleur; il nous exhortoit à prendre courage en nous promettant un avenir moins orageux. « Mon fils, m'écriai-je, jette les yeux autour de moi, vainement tu y chercherois le plus léger espoir de bonheur. La plus foible lueur de consolation a fui, et je n'en vois plus briller qu'une qui me conduit au tombeau ». « Mon cher papa, reprit-il, je crois pouvoir vous donner encore un moment de consolation; j'ai une lettre de mon frère George à vous remettre ». « Se peut-il, mon ami, interrompis-je; de lui ?..... connoît-il nos malheurs ? Ah ! sans doute, il est exempt du moindre de ceux que nous endurons » ? « Oui, papa, sa lettre respire la gaieté, et le bonheur; elle n'apporte que d'heureuses nouvelles;

il est le favori de son colonel, qui lui a promis la première lieutenance vacante ».

Est-il bien vrai, s'écria ma femme, es-tu bien assuré qu'il n'ait éprouvé aucun malheur » ? « Aucun, Maman, répondit mon fils ; vous lirez vous-même sa lettre qui vous fera le plus grand plaisir ; et si quelque chose peut vous offrir de la consolation, je suis sûr que cette nouvelle en sera une source pour vous ». « Mais en es-tu bien sûr, répétoit ma femme ; cette lettre est-elle bien de lui, est-il réellement aussi heureux que tu le dis » ? « Oui, Maman, elle est bien certainement de lui ; nous le verrons un jour l'honneur et le soutien de la famille » ! « Je dois donc rendre grâce à la providence, s'écria-t-elle, de ce que la dernière lettre que je lui ai écrite, se soit égarée. Oui, mon ami, poursuivit-elle, en

se tournant vers moi, je te l'avoue à présent, quoique le ciel nous ait châtiés en presque toutes les circonstances, il nous a été favorable en cela. Par la dernière lettre que je lui écrivis dans l'amertume de mon cœur, je le sommois, au nom du respect et de l'honneur, de venir venger notre injure, et de faire justice à son père et à sa sœur. Mais grâces soient rendues à celui qui veille sur tout, ma lettre n'est pas parvenue, et je respire». «Dans quel précipice, m'écriai-je, t'es-tu laissée entraîner ? à quels reproches amers tu m'aurois forcé dans un autre tems ! quel gouffre profond tu as ouvert sous tes pas, il devoit t'ensevelir avec ton fils, sous des ruines éternelles ! La providence nous a été plus favorable que nous ne cherchions à l'être à nous-mêmes. Elle destine ce fils a être le père et le

protecteur de mes enfans, après ma mort. Ah ! que je me plaignois ininjustement d'être dépouillé de tout soulagement, puisque ce fils est heureux et ignore nos maux ; puisse-t-il être la consolation du veuvage de sa mère, et veiller sur ses frères et sœurs. Mais que dis-je ?... quelles sœurs ?... lui en reste-t-il encore..... il n'en a plus ; elles me sont enlevées, on me les a ravies hélas ! et je suis au désespoir ».

« Mon père, interrompit Moïse, je demande la permission de lire sa lettre ; elle vous fera plaisir, » et il lut ce qui suit :

MON CHER PAPA,

« Je détourne un moment mon » imagination des plaisirs qui m'en» vironnent, pour la porter sur des » objets mille fois plus agréables en» core ; mes regards embrassent le

» petit coin du feu de la maison
» paternelle : je crois voir autour de
» vous ce groupe innocent, prêtant
» une oreille attentive à chaque li-
» gne de ma lettre : j'admire ces
» visages purs et enjoués que la main
» hideuse de l'ambition ou du mal-
» heur, n'a jamais souillés ! Mais
» quelque soit la satisfaction dont
» vous jouissiez dans votre paisible
» retraite, je suis sûr d'y ajouter
» encore, en vous rendant compte
» de mon heureuse situation, et
» du bonheur que je goûte ici.

» Notre régiment est contre-
» mandé et ne doit plus sortir du
» royaume ; le colonel qui m'ac-
» corde son amitié, m'introduit
» dans tous les cercles où il est ad-
» mis. Après la première visite, on
» me reçoit ordinairement à bras
» ouverts. J'ai dansé la nuit der-
» nière avec Lady G....., et s'il m'é-

» toit possible d'oublier celle que vous
» connoissez, mes démarches se-
» roient peut-être suivies du succès;
» mais il est attaché à mon destin de
» me souvenir des autres, tandis que
» j'en suis moi-même oublié, et je
» crains bien, mon cher Papa, de
» devoir vous comprendre dans ce
» nombre, car depuis long-tems je
» me berce en vain de l'espoir de
» recevoir une lettre de vous. Oli-
» via et Sophie avoient aussi promis
» de m'écrire, mais elles m'ont tout-
» à-fait oublié; dites leur qu'elles
» sont deux petites méchantes, et
» que je suis bien, mais bien en co-
» lère contre elles. Cependant au
» moment même où je me sens le
» besoin de gronder un peu, mon
» cœur ne peut répondre qu'à de
» douces émotions: dites-leur donc,
» mon cher Papa, en dépit de ma
» rancune, que je les aime toujours

» tendrement, et soyez personnelle-
» ment assuré du profond respect de

Votre soumis fils».

« A travers la foule des maux qui pleuvent sur nous, quelles actions de grâces n'avons nous pas à rendre à la providence, qui daigne au moins écarter de cet enfant chéri, les tourmens que nous endurons ! Puisse le ciel répandre toujours sur lui ses bienfaits, et rendre ce précieux fils, la consolation d'une mère livrée au veuvage, et le père de ces deux orphelins infortunés ; seul bien, hélas ! qu'il puisse à présent espérer de moi. Qu'il éloigne leur innocence des précipices ouverts sous les pas du malheur, et guide leur marche tremblante dans le sentier de la vertu » ! J'avois à peine prononcé ces mots, qu'un bruit confus et

tumultueux se fit entendre des portes de la prison ; il cessa tout-à-coup ; mais je distinguai bientôt après, le cliquetis de fers agités dans le passage qui conduisoit a mon cachot. Le geolier entra, tenant un homme tout ensanglanté, meurtri, et chargé de fers : la compassion que m'inspiroit cette victime, en s'avançant, tourna bientôt en horreur, lorsque je reconnus mon malheureux fils ! « George ! ô mon cher George ! est-ce toi ?.... Est-ce bien toi que je revois tout sanglant et chargé de fers ? est-ce là ce bonheur dont tu jouis ? est-ce dans cet affreux état que tu viens t'offrir à mes regards ? ô, si cet aspect révoltant pouvoit déchirer mon cœur, et me donner la mort !... Ciel... accorde-moi ce bienfait » !

« Mon père, dit-il d'une voix intrépide, qu'est devenu votre cou-

rage ? Je dois souffrir ; ma vie n'est plus à moi, ils peuvent me l'arracher ; j'ai perdu tout espoir de pardon ; mais je ne suis point coupable d'homicide, et cette puissante consolation m'accompagnera jusqu'à la mort » !

J'essayai de comprimer un moment mes sanglots et la violente agitation de mes sens ; mais peu s'en fallut que je ne succombasse à mes efforts. « O mon fils ! mon cher fils ! le cœur me saigne de te revoir en cet état. Il n'est plus.... non, il n'est plus en mon pouvoir de mettre un frein à ma douleur. Je te croyois heureux ; j'implorois le ciel de verser sur toi tous ses bienfaits, et dans ce moment même, je te revois victime des plus cruelles souffrances : ensanglanté ! meurtri ! et gémissant sous le poids des chaînes. Heureux qui succombe jeune ! mais

je suis vieux, je suis infirme, et j'ai pu vivre assez long-tems pour voir ce jour affreux, pour voir mes enfans moisonnés autour de moi dans la fleur de l'âge, tandis que, victime impuissante, je dois survivre à leur perte! que le courroux du ciel, exaucant mes vœux, accable du poids de ses malédictions les assassins de mes enfans!... puisse-t-il exister assez pour souffrir, à mon exemple, tous les maux....»

« Arrêtez, mon père, arrêtez; ou vous me forcerez à rougir pour vous. Est-ce ainsi, qu'oubliant, et votre âge, et votre saint ministère, vous osez anticiper la justice du ciel, en implorant à votre secours tous les maux qu'il prépare aux méchants, et qui, bientôt, accableroient votre tête blanchie! Ah, mon père, préparez-moi plutôt à cette mort honteuse qui va me séparer de vous!

Que je puise en votre sein la force et l'espérance ! inspirez-moi du courage pour boire avec intrépidité la coupe amère qui dans peu va m'être présentée ».

« Non, tu ne mourras pas ; tu ne peux avoir mérité un aussi vil châtiment ! George, ne peut s'être rendu coupable d'un crime qui ternisse l'honneur de ses ancêtres ».

« Le mien, mon père, ne me laisse plus d'espoir de pardon : j'eus à peine reçu la lettre de ma mère que je partis immédiatement, bien déterminé à châtier le vil suborneur destructeur de notre tranquillité. Je lui indiquai l'heure, les armes et le lieu ; mais redoutant de s'y rendre lui même, il y dépêcha quatre de ses gens dans le dessein de s'emparer de moi. Je fis au premier qui m'attaqua, une blessure, que je crois mortelle ; et

les trois autres, malgré tous mes efforts, sont parvenus à m'arrêter. Le lâche est bien résolu de mettre contre moi toute la rigueur des loix à exécution; les preuves sont irrévocables; j'ai envoyé un défi, et comme je suis le premier transgresseur de l'acte du parlement qui inflige la peine de mort à cette action, tout espoir de grâce m'est enlevé; mais vous, mon père, qui m'avez si souvent encouragé par vos exhortations à la force et à la patience, laissez-moi les retrouver aujourd'hui dans votre exemple ».

« Oui, tu pourras les y puiser, mon fils; combien je vois au-dessous de moi, et le monde, et les futiles plaisirs qu'on y moissonne! Je brise, dès à présent les liens qui retenoient mon cœur attaché à la terre, et je vais le préparer, ainsi que le tien à l'éternité. Oui, mon fils, je vais frayer

ce chemin ; nos deux ames réunies vont prendre leur vol, et la mienne te guidera. Tu n'as plus de pardon à attendre des hommes ; viens l'implorer au tribunal suprême dont tu peux seul l'espérer, et où nous devons bientôt être appellés tous deux ; mais soyons compatissans envers les autres, et admettons nos compagnons de captivité à nos exhortations. Brave geolier, permettez-leur de venir ici pendant que je puis encore leur prodiguer mes conseils ». Je fis un effort pour me lever de dessus ma paille ; mais je retombai sans forces, et tout ce que je pus faire fut de m'appuyer contre la muraille, à l'aide de ma femme qui me soutenoit d'un côté, et Moïse de l'autre. Les braves prisonniers se rendirent bientôt à mes désirs ; car ils avoient appris à apprécier mes avis ; je promenai mes regards sur mon auditoire

et voyant qu'ils s'y trouvoient tous, je leur parlai en ces termes.

CHAPITRE X.

Egalité de la providence envers le riche et l'infortuné. Par la nature du plaisir et de la peine, les malheureux seront récompensés dans l'autre vie, en raison de leurs souffrances dans ce monde.

« Mes enfans, mes compagnons d'infortune, en appréciant à sa juste valeur la distribution du bien et du mal ici bas, je trouve que la somme des maux l'emporte évidemment sur celle des jouissances. Nous chercherions vainement dans le monde entier, un seul homme dont tous les vœux fussent comblés; mais nous trouverions mille exemples de suicides, qui, nous dé-

montrent assez que ces victimes d'elles-mêmes, n'avoient plus rien à espérer. Il paroît donc que dans cette vie, quoique nous ne puissions pas atteindre à un dégré de parfait bonheur, nous pouvons néanmoins être complettement malheureux.

« Pourquoi l'homme doit-il souffrir ? Pourquoi notre misère est-elle indispensable au bonheur commun ? pourquoi, lorsque tout autre système ne se perfectionne que par la perfection même des diverses parties qui le composent, celui du monde requiert-il pour atteindre cette perfectibilité, non seulement des parties subordonnées à d'autres ; mais encore imparfaites en elles-mêmes ? Voilà, sans contredit des questions à la solution desquelles on ne parviendra jamais, et dont les causes d'ailleurs pourroient être inu-

tiles à connoître. C'est là, que la providence s'est plu à limiter les succès de notre curiosité, en nous laissant, cependant appercevoir des motifs de consolation.

« L'homme, en proie aux tourmens, a imploré l'heureuse influence de la philosophie, et le ciel appréciant l'insuffisance des consolations qu'elle apporte, a fait briller à nos yeux l'égide de la religion. Les préceptes de la philosophie nous offrent beaucoup de charmes ; mais ils sont souvent impuissans. Ils nous disent que la vie est un champ de jouissances, si nous savons y moissonner ; puis, d'un autre côté, que nous ne devons pas redouter les épines dont elle est hérissée, parce qu'elle fuit, et s'éteint rapidement ; mais ces deux consolations se détruisent mutuellement ; car si la vie est un champ de jouissances, sa prompte fuite est à

regretter, et si, au contraire elle est durable, elle prolonge nos maux. Ainsi donc, la philosophie est précaire, et la religion offre des consolations efficaces : l'homme, nous dit-elle, est ici bas pour polir son ame, et la rendre digne du séjour qu'elle doit habiter. Lorsque celle du juste prendra son vol, toute resplendissante de gloire, elle reconnoîtra qu'elle travailloit dans ce monde à s'acquérir le bonheur céleste, tandis que le coupable déjà puni, et souillé de milles vices, en se séparant avec effroi de sa dépouille mortelle, anticipera les redoutables effets de la vengeance divine. Dans toutes les situations de la vie, nous devons donc rendre hommage à la religion, notre inébranlable appui ; sommes nous heureux ? nous y puisons l'espoir flateur d'un bonheur éternel : et le malheur

nous accable-t-il ? nous y voyons l'aurore de la jouissance, et la fin de nos peines.

« La religion qui tend une main secourable à tous les hommes, se montre plus libérale encore envers les malheureux : l'indigent, l'infirme, l'homme errant, et celui qui gémit dans un cachot, en reçoivent une foule de promesses attrayantes. Le Créateur de notre loi sacrée, contre l'exemple de tous nos faux prophètes, épanchant son amitié et sa compassion sur les infortunés, leur prodigue plus particulièrement ses caresses. De modernes Sophistes ont qualifié cette prédilection de partialité non acquise ; mais ils n'ont pas réfléchi que le ciel même ne pouvoit rendre ses dons aussi précieux au bienheureux qu'à l'infortuné. Le premier ne voit dans l'éternité qu'une suite de bonheur ;

car elle n'offre qu'un surcroît de jouissances à celles qu'il savouroit déjà, tandis que l'autre en recueille un double avantage, puisque le doux espoir des mêmes jouissances, vient alléger ses peines sur la terre.

« Mais la providence, sous un autre rapport, est encore plus favorable à l'infortuné qu'au riche; car en lui inspirant le desir de l'autre vie, elle adoucit l'angoisse du passage qui nous y conduit. Le malheureux a long-tems appris sur la terre à se familiariser avec les figures hideuses des maux et des tourmens. L'homme éprouvé par les souffrances, contemple d'un œil tranquille le lit de la mort : il n'a que peu de liens à rompre, et point de palais à regretter; il ne peut donc craindre que l'angoisse de la nature, qui éteint péniblement le flambeau de la vie; mais est-elle plus aiguë que

celles auxquelles il a si souvent été en proie ? et cette nature compatissante ne prend-elle pas soin d'adoucir chaque nouvelle souffrance qui nous entraîne au tombeau, en lui opposant un heureux degré d'insensibilité ?

« Ainsi donc, la providence a donné dans cette vie, à l'infortuné, deux puisssns avantages sur le riche, en lui faisant d'abord désirer l'approche de la mort, et lui prodiguant, dans les cieux, toute cette supériorité de plaisir qui ne peut émaner que du contraste des peines. Gardons-nous d'estimer frivole cette supériorité, elle semble comprise au nombre des jouissances du pauvre de la parabole ; car, malgré qu'il savourât déja toute la béatitude céleste, et qu'il sentît tous les autres plaisirs qu'elle pouvoit encore lui procurer, on rapporte,

comme un surcroît puissant à son bonheur : *qu'il avoit été affligé, et qu'il étoit alors consolé ; qu'il avoit senti ce que c'étoit que d'être misérable, et qu'il éprouvoit ce que c'étoit que d'être heureux.*

« La religion peut donc ce que la philosophie ne sauroit faire : elle nous démontre l'égalité de la providence envers le riche et l'infortuné, en rangeant à-peu-près les jouissances humaines, sous le même étendard. Elle donne au riche, comme au pauvre, un espoir et des droits égaux à un même bonheur ; et si le riche a joui dans le monde de tous les plaisirs qu'il procure, le pauvre est récompensé de leur privation, par la satisfaction qu'il retire du souvenir de ses souffrances, lorsqu'il est couronné par tous les charmes de la félicité céleste.

« Telles sont les consolations par-

ticulières au malheureux, et qui l'élèvent au-dessus des autres hommes; mais sous tout autre rapport il se trouve au-dessous. Que celui qui veut se faire une idée des maux du pauvre, le devienne lui-même, et endure ses tourmens. Prétendre qu'il est pour lui des avantages temporels, c'est répéter ce que personne ne croit n'y n'éprouve. Quiconque a les nécessités de la vie n'est point pauvre; mais bien celui qui en manque. Les vains efforts de l'imagination la plus déliée, chercheroient inutilement à jeter un voile sur les besoins de la nature, ils ne sauroient substituer une douce élasticité aux vapeurs empoisonnées d'un cachot, et soulager les angoisses d'un cœur déchiré par les souffrances. Laissons le philosophe mollement étendu sur un lit de roses, nous dicter nonchalament ses loix, et nous dire que

nous pouvons surmonter toutes ces peines. Hélas ! l'effort par lequel nous tentons d'y résister est lui-même la plus cruelle de nos souffrances : la mort est peu de chose : tout homme doit succomber à ses coups ; mais les tourmens qui la précèdent sont déchirans et pénibles à supporter.

« C'est donc plus particulièrement à nous que les promesses de bonheur que nous offre le ciel, doivent être précieuses, car si nous espérions notre récompense dans cette vie, nous serions incontestablement les plus misérables de tous les hommes. En promenant mes regards sur ces demeures ténébreuses, sur ces sombres murailles faites pour inspirer la terreur, aussi bien que pour nous ravir la liberté, sur cette lumière dont la foible lueur nous découvre toute l'horreur du cachot qui nous

renferme ; en contemplant ces lourdes chaînes inventées par la tyrannie et nécessitées par le crime, ces visages maigres et décharnés ; en écoutant ces longs gémissemens qui déchirent le cœur ; ô mes amis quel contraste glorieux et frappant le séjour du ciel fait briller à mes yeux ! déjà je crois voir mon ame se dégageant de ces objets d'horreur, atteindre d'un vol rapide des régions aussi illimitées que l'air ! Je la vois se vivifier aux rayons bienfaisans d'une bénédiction éternelle, se joindre aux sublimes concerts destinés à célébrer les louanges du Tout-Puissant ; et au lieu d'un cruel despote toujours prêt à menacer ou à punir, contempler à jamais le modèle ineffable d'une bonté sans bornes ; quand je me livre à cet espoir flatteur, la mort n'est plus pour moi qu'un messager, précurseur d'heu-

reuses nouvelles ; son trait le plus aigu devient un bâton pour m'appuyer ; le monde et ses plaisirs me paroissent au-dessous de moi, et je foule à mes pieds toutes ses vanités. O mes amis, les monarques ; malgré leurs superbes palais devroient soupirer après de tels avantages ; et nous, qui succombons à des souffrances multipliées, c'est par des cris d'impatience que nous devrions en implorer la possession.

« Mais posséderons-nous ces avantages ? Oui, nous les posséderons, si nous nous efforçons de les mériter; nous y trouvons même un puissant véhicule dans l'éloignement où nous sommes de la foule des entations qui s'opposeroient à nos succès. Faisons nos efforts, et nous en jouirons bientôt. Je dis *bientôt*, car en jetant les yeux sur la partie déjà écoulée en notre existence, il nous semble en

avoir parcouru peu d'espace; et quelqu'idée que nous nous fassions de son étendue, sa durée ultérieure doit nous paroître encore plus courte: les jours en s'accumulant sur nos têtes semblent perdre de leur longueur, et notre intimité avec le tems en diminue la perception. Consolons-nous donc, nous toucherons promptement au terme de notre voyage; dans peu nous déposerons le lourd fardeau que le ciel nous a confié, et quoique la mort, seule amie de l'infortuné, se rit de l'espoir du voyageur fatigué, en paroissant, comme l'horison, fuir à mesure qu'il approche, le tems n'en amènera pas moins la fin de nos tourmens. Ce jour viendra où les superbes tyrans de la terre ne nous fouleront plus aux pieds, et c'est alors que le souvenir des souffrances que nous y aurons éprouvées, viendra

augmenter le prix de nos jouissances ; que nous serons environnés de tous nos amis, ou de ceux qui méritent de l'être, et que nous savourerons à jamais les bienfaits indicibles qui découlent abondamment de cette source de bonheur éternel ».

CHAPITRE XI.

Lueurs d'heureuses espérances. Soyons inflexibles, et la fortune finira par nous sourire.

Lorsque j'eus cessé de parler, et que mes auditeurs se furent retirés, le geolier, qui étoit un des plus humains de sa profession, me pria, comme les mesures qu'il alloit prendre rentroient dans son devoir, de ne me n'en point offenser, ajoutant qu'il lui étoit enjoint d'enfermer mon fils dans un cachot plus étroit et

mieux fermé que le mien ; mais qu'il lui permettroit chaque matin de me venir voir. Je le remerciai de cette preuve de clémence, et serrant tendrement la main de mon malheureux fils, je lui recommandai de méditer sur la tâche importante qu'il avoit à remplir.

Je m'étois recouché sur ma paille, et l'un de mes petis enfans assis près de moi, cherchoit à me distraire par sa lecture, quand M. Jenkinson accourut avec empressement me dire qu'on avoit des nouvelles de ma fille. Il y a environ deux heures, disoit-il, qu'on vient de la voir ; elle est accompagnée par un inconnu ; ils ont fait halte au village voisin pour prendre quelque repos, et ils paroissent diriger leurs pas vers la ville. Il m'avoit à peine donné ces détails que le geolier joyeux vint à la hâte, m'annoncer que ma fille

étoit retrouvée ; et Moïse apparut un moment après, me criant du plus loin qu'il m'apperçut, que sa sœur étoit de retour et montoit avec notre ancien ami, M. Burchell.

Ma charmante enfant entra presqu'aussitôt, et dans l'effusion de sa joie, elle s'élança dans mes bras avec transport. Sa mère répandoit des larmes de plaisir qui retenoient l'expression de sa tendresse. « Voilà Papa, s'écria ma chère Sophie, voilà le brave homme à qui je dois ma liberté ; c'est a son intrépidité que je suis redevable de mon honneur et de ma tranquillité ». M. Burchell, dont la satisfaction paroissoit encore plus vive que la sienne, interrompit par un baiser, les témoignages de reconnoissance qu'elle alloit encore prodiguer à son courage.

« Ah ! M. Burchell, m'écriai-je,

vous nous retrouvez dans un bien triste séjour ; mais notre fortune a bien changé. Vous fûtes toujours notre ami, et nous sommes depuis long-tems revenus de notre erreur à votre égard, en nous repentant vivement de notre ingratitude. D'après les mauvais procédés dont j'ai payé votre bienveillance, je crains de lever les yeux sur vous ; j'ose cependant espérer que vous me pardonnerez, car je me suis laissé indignement tromper par les artifices d'un vil suborneur, qui, sous le masque de l'amitié, m'a entraîné dans un dédale d'infortunes.

» Je ne saurois vous pardonner, répondit M. Burchell, puisque vous ne m'avez jamais offensé. Je vis alors le bandeau que vous aviez sur les yeux, mais comme tous mes efforts pour l'écarter, étoient vains, je ne pus que gémir sur votre crédulité ».

« Je vous ai toujours supposé, repris-je, de nobles sentimens ; et j'en trouve aujourd'hui la preuve irrévocable, Mais, ma chère enfant, comment as-tu pu échapper à tes ravisseurs ? as-tu découvert qui ils étoient » ?

« J'ignore encore quel est le scélérat qui m'a enlevée, car tandis que Maman et moi, nous promenions, il nous surprit au dépourvu, et sans me laisser même le tems d'appeler au secours, il m'introduisit de force dans une chaise de poste qui s'éloigna en un clin-d'œil. J'implorai vainement la compassion de quelques personnes éparses sur la route ; aucune ne parut sensible à ma détresse. Ce monstre artificieux s'opposoit à mes cris par tous les moyens ; il supplioit et menaçoit tour à tour, jurant qu'il me protégeroit si je cessois mes clameurs. Pen-

dant qu'il cherchoit ainsi à me contraindre, je parvins à crever le store qu'il avoit baissé, quand, par hasard, M. Burchell, notre ancien ami, vint à passer; je le reconnus aussitôt à sa marche précipitée, et à cette grande canne qui a si souvent excité nos plaisanteries. Dès que je le vis à portée de m'entendre, je l'appelai par son nom, en implorant son secours : mes cris secondant mon impatience, je les répétai mille fois; mon cœur tressaillit enfin d'espérance lorsque j'entendis M. Burchell, d'une voix faite pour intimider, ordonner au postillon d'arrêter; mais le maraud sans être effarouché, fouetta aux routes avec plus de célérité. Je commençois à désespérer qu'il pût jamais nous atteindre, lorsqu'en moins d'une minute, je le vis à la tête des chevaux, et d'un seul coup, terrasser l'insolent

postillon. Les chevaux, s'arrêtèrent aussitôt, et le criminel ravisseur s'élança effrontément de la voiture en proférant mille juremens horribles contre mon libérateur qu'il vouloit forcer à fuir en le menaçant de son épée ; mais le courageux M. Burchell, se jetant avec intrépidité sur l'arme redoutable, la mit en pièces, et poursuivit près d'un quart de mille, cet audacieux, qui ne trouva lui-même de refuge que dans une prompte fuite. J'étois sortie de la voiture, en proie à de cruelles sollicitudes sur le sort de mon libérateur que j'aurois voulu secourir ; mais je respirai.... Je le vis revenir presqu'aussitôt triomphant. Le postillon, qui commençoit à reprendre ses sens, tentoit aussi de s'échapper, lorsque M. Burchell lui ordonna de remonter et de retourner sur ses pas pour nous conduire à la

ville. Tout en se récriant contre cette sévérité il fallut bien qu'il s'y soumît, quoique sa blessure me parut réellement fort dangereuse. Enfin, durant la route, il se plaignit si vivement de sa douleur, qu'il excita la compassion de M. Burchell, qui consentit, à ma prière, à l'échanger à l'hôtellerie la plus voisine ».

« Viens donc dans mes bras, mon enfant, m'écriai-je; et vous, son courageux libérateur, daignez partager aussi mes embrassemens. Nous n'avons plus hélas! que nos cœurs à vous offrir, mais ils sont prêts à vous recevoir. Ma fille vous doit aujourd'hui sa liberté; si vous la jugez digne de récompenser votre courage, elle, est à vous; prenez-la obtenez son consentement; vous avez déjà son cœur et le mien, vous n'avez qu'un mot à dire, si vous

pouvez desirer une alliance avec une famille aussi infortunée que la mienne. J'ai cependant l'orgueil de croire que je vous donne en elle un trésor : on vante beaucoup sa beauté ; moi je n'y attache que peu de prix, mais je vous offre une belle ame ».

« Sans doute, répondit M. Burchell, vous n'êtes pas étranger à ma médiocrité, et à l'impossibilité où je me trouve de lui faire tenir le rang qu'elle mérite d'occuper ».

« Si votre réponse, répliqu'ai-je, est un moyen évasif d'éluder ma proposition, je m'en rétracte moi-même ; mais personne n'est plus que vous, digne de la posséder : aujourd'hui même, j'aurois des millions à promettre, mille poursuivans chercheroient à l'obtenir, que je ne l'accorderois qu'au bon et courageux Burchell ».

Son silence à ce témoignage d'estime me parut une répugnance mortifiante, et coupant court à la conversation, il s'informa si l'on étoit bien traité à l'hôtellerie voisine : sur l'affirmative, il commanda le meilleur dîner qu'il fut possible de préparer en peu de tems, demandant avant tout une douzaine de bouteilles d'un vin généreux, et quelques fortifians pour mon corps défaillant ; il ajouta en souriant qu'il vouloit célébrer cette journée par quelqu'extraordinaire, et que malgré l'obscurité de la prison, il ne s'étoit jamais senti aussi agréablement stimulé par la joie. L'hôte apparut bientôt suivi des préparatifs du dîner ; une table fut promptement dressée par le geolier, dont l'assiduité me paroissoit plus qu'ordinaire. On disposa les flacons en ordre, et deux mets fort appétissans furent placés au milieu.

Ma fille ignoroit encore la situation désespérée de son malheureux frère; et nous éprouvions tous une répugnance insurmontable à tarir la source de sa gaieté, en lui en rendant compte ; mais vainement je cherchois la sérénité ; le cruel tourment que j'endurois sans cesse pour les maux de mon pauvre George déjouoit les efforts que je faisois pour dissimuler ; il fallut ceder enfin, et ternir la joie des nouveaux convives par le récit de ses malheurs ; j'exprimai aussi le désir qu'il fut admis à partager avec nous cet intervalle de plaisir. Après que la consternation que mon récit avoit fait succéder à la gaieté, fut un peu calmée ; j'intercedai pour qu'on admît M. Jenkinson, mon digne compagnon de captivité, à notre petit cercle ; le geolier s'empressa de seconder mes desirs avec une manière soumise

que je ne lui connoissois pas encore. On entendit bientôt résonner dans l'étroit passage de ma prison le cliquetis des fers de mon fils, à la rencontre duquel ma Sophie se précipita avec transport. M. Burchell me demanda si le nom de mon fils étoit Georges ; je lui répondis affirmativement, et il garda le silence. A peine il avoit fait un pas pour entrer, qu'il s'arrêta tout-à-coup, jetant sur M. Burchell des regards où se peignoient tour-à-tour la surprise et le respect. « Approche, mon fils, lui dis-je, approche : quoiqu'entièrement misérables, la providence se plait à nous accorder aujourd'hui un moment de consolation ; ta sœur nous est rendue, et voilà son libérateur ; c'est à ce galant homme que je suis redevable de la restitution de ma fille : donne-lui, mon ami, la main de l'amitié, nous lui de-

vons la plus vive reconnoissance ».

Mon fils immobile, pendant ce que je venois de dire, sembloit n'y avoir prêté aucune attention, et se tenoit constamment et respectueusement éloigné de M. Burchell. « Eh quoi ! mon frère, s'écria Sophie, qui peut donc retenir vos témoignages de reconnoissance à mon liberateur ? les braves ne doivent-ils pas s'aimer » ?

Toujours immobile de surprise, il gardoit le silence, lorsque notre convive s'apperçut enfin qu'il étoit reconnu, et reprenant bientôt toute la dignité de sa naissance, il invita par un signe de bienveillance, mon fils à l'aborder. Je ne vis jamais de spectacle aussi imposant et vraiment majestueux, que l'air noble qui se répandit alors sur toute sa personne. *L'objet le plus édifiant que puisse présenter le vaste spectacle de la*

nature, dit un certain philosophe, *est l'homme de bien, luttant contre l'adversité*; j'en trouve un plus touchant encore, c'est l'homme de bien qui tend à celui-ci une main secourable. Après avoir quelque tems considéré mon fils, d'un air sévère : « Jeune imprudent, lui dit-il, je vous retrouve coupable de la même faute dont je vous ai déjà puni..... » mais il fut alors interrompu par un des domestiques du geolier, qui venoit l'informer qu'une personne de distinction, dont l'équipage, accompagné d'une suite nombreuse, étoit la porte de la prison, lui présentoit ses respects, et désiroit trouver l'instant opportun de l'entretenir un moment. « Priez-la d'attendre, répondit-il, jusqu'à ce que je trouve le loisir de la recevoir ». Puis, se tournant vers mon fils, il conti-

nua : « C'est pour la même faute, Monsieur, que vous avez déjà mérité mes reproches, mais la loi vous menace aujourd'hui de son juste châtiment. Peut-être du mépris de votre propre existence, vous arrogez-vous le droit d'attenter à celle d'un autre ; mais est-il, je vous prie, une différence entre le duelliste qui hasarde une vie à laquelle il n'attache aucun prix, et le meurtrier qui assassine avec plus de sûreté ? Un mauvais joueur pourroit-il pallier sa fraude en alléguant qu'il a mis son jeton au jeu » ?

« Hélas ! Monsieur, m'écriai-je, qui que vous soyez, prenez pitié d'un malheureux jeune homme entraîné malgré lui dans le crime, par sa soumission aux ordres d'une mère égarée, qui, dans la noire amertume de son ressentiment, l'a sommé, sous peine de sa malédiction, de

venger nos outrages. Voilà, Monsieur, cette lettre, qui peut seule vous convaincre de l'imprudence de la mère, et diminuer à vos yeux la faute du fils ».

Il prit et parcourut à la hâte. « Ce titre, dit-il, quoique ne pouvant servir d'excuse complette, jette sur sa faute un jour si favorable, que je lui accorde personnellement mon pardon. « Monsieur, continua-t-il en serrant avec amitié la main de mon fils, vous êtes surpris, je le vois de me trouver ici; mais je me suis souvent rendu dans ces prisons pour approfondir la justice envers des personnes qui m'intéressoient moins. Je veux aujourd'hui qu'elle vienne au secours du plus digne des hommes, celui pour lequel j'ai conçu l'estime la plus sincère. Longtems je fus observateur déguisé de

la bienfaisance de votre père. Sous l'humble toit de sa chaumière, j'ai toujours savouré ce bonheur pur qui n'est point souillé par la flatterie ; et souvent j'ai vu voltiger autour de son feu, cette heureuse et amusante simplicité qui fuit le sein des cours bruyantes. Mon neveu a su que je devois me rendre ici; j'apprends qu'il est arrivé : il seroit également injuste, et pour vous, et pour lui, de le condamner sans l'entendre ; si l'on a commis des excès, il y aura réparation ; et j'ose dire sans vanité, que personne n'a jamais taxé d'erreurs la justice du *chevalier William Thornill.*

Le voile fut alors levé, et nous apprîmes que ce simple personnage que nous avions si long-tems reçu chez nous comme un convive amusant et familier, n'étoit autre que le célèbre *Sir William* Thor-

nill, dont les vertus et l'originalité étoient universellement connues. *Le pauvre M. Burchell*, étoit en effet, un homme d'une fortune immense et d'une grande considération, que le parlement écoutoit avec applaudissement, et que le parti opposé respectoit; car loyal envers son roi, il se montroit toujours ami de son pays. Ma chère Deborah en se rappelant toutes les libertés qu'elle avoit autrefois prises avec lui, paroissoit terrifiée de crainte; mais Sophie, sur-tout, qui peu d'instans auparavant, avoit conçu l'espoir de le posséder, appercevant l'énorme distance que la fortune mettoit alors entr'elle et lui, ne pouvoit retenir ses larmes.

« Ah ! Monsieur, s'écria ma femme avec le ton d'une contrition repentante, puis-je jamais espérer que vous me pardonnerez ? pour-

rez-vous oublier les airs de mépris que je vous fis essuyer la dernière fois que vous honorâtes notre demeure de votre présence ? et ces plaisanteries que je vous appliquai témérairement ? Hélas ! et ces *bons mots*, Monsieur ! Ah jamais, jamais vous ne me les pardonnerez ».

« Ma bonne dame, lui dit-il en souriant, je n'étois point sans réplique à vos *bons mots* ; et je prends à témoins tous ceux qui nous entourent, que les miens valoient au moins les vôtres. Non, non, banissez toute crainte ; je ne connois aucune créature contre laquelle j'éprouve du ressentiment, excepté contre le maraud qui a tant effrayé *ma petite maîtresse* (*). Je n'ai malheureuse-

(*) On se rappelle que c'est l'expression de tendresse dont se servoit Monsieur Burchell, en parlant à Sophie. (Chap. VIII, page 82.)

ment pas eu le tems d'examiner assez la physionomie de ce coquin, pour la dépeindre dans un avertissement ; mais dites-moi, Sophie, le reconnoîtriez-vous » ?

« Difficilement, Monsieur, répondit-elle ; cependant je me souviens de lui avoir vu une large cicatrice au-dessus de l'un de ses sourcils ». « Pardon, Madame, interrompit Jenkinson qui étoit présent ; mais permettez-moi de vous demander si vous avez remarqué qu'il portât une chevelure rousse » ? « Oui, je le crois, repartit vivement Sophie ». « Et Monsieur, ajouta-t-il, en s'adressant à Sir William, a-t-il observé la longueur de ses jambes » ? « Je n'ai point de certitude sur leur longueur, répondit le Baronnet, mais je suis bien convaincu de leur vîtesse, car il m'a surpassé à la course, et je compte

peu d'hommes dans le royaume qui puissent le faire ». Je connois l'homme, Monsieur, s'écria Jenkinson ; il n'y a plus de doute ; c'est lui-même, le plus fameux coureur de l'Angleterre ; il a remporté le prix sur Pinwire de Newcastle ; il se nomme Thimothy Baxter ; je le connois parfaitement aussi bien que la retraite où il s'est réfugié dans ce moment même. Si vous voulez bien ordonner au geolier de me laisser sortir avec deux de ses gens, je m'engage à vous l'amener ici en moins d'une heure. On appela le geolier qui apparut bientôt : sir William lui demanda s'il étoit connu de lui « Oui, oui, Monsieur, j'ai l'honneur de connoître Sir William Thornill et quiconque le connoît un peu désireroit bien le connoître davantage ». « Puisqu'il en est ainsi, reprit le Baronnet, je demande que

vous permettiez à cet homme, accompagné de deux de vos gens, de remplir une mission dont je le charge ; je suis un des juges du comté, et je prends sur moi tout ce qui pourroit en arriver ». « Votre garantie est suffisante, Monsieur, répondit le geolier, et vous pouvez à l'instant même les envoyer par-tout où vous le jugerez convenable ».

Jenkinson partit sur-le-champ à la poursuite de Timothy Baxter : Il étoit à peine sorti que notre petit Bill entra, et reconnoissant M. Burchell, il se précipita dans ses genoux avec transport : tandis que nous nous amusions de sa joie innocente, il vint à bout de se cramponner au cou de Sir William qu'il embrassoit de toutes ses forces. Sa mère alloit châtier sa témérité ; mais notre respectable ami la prévint, en asseyant sur ses genoux le

petit enfant, quoiqu'il fût tout déguenillé ». « Eh bien ! Bill, mon gros joufflu, te souvient-il encore de ton vieux ami Burchell ? et ton frère Dick, ce brave vétéran, vous allez voir que je ne vous ai pas oubliés » ; puis il tira de sa poche un large morceau de pain d'épice que ces pauvres enfans mangèrent avec autant d'avidité que de plaisir, car ils n'avoient été pourvus le matin que d'un fort léger déjeûner.

Le dîner, presque froid, exigeoit que nous ne retardassions pas davantage ; mais la bienfaisante prévoyance de Sir William, ne put lui permettre de me voir plus longtems tourmenté par les souffrances que me faisoit endurer la plaie de mon bras ; il prescrivit sur-le-champ une ordonnance, car, pour son plaisir, il avoit étudié en médecine, et ne laissoit pas d'être instruit dans

cette profession ; elle fut apprêtée par l'apothicaire le plus voisin, qui vint aussi panser mon bras, et j'en ressentis presqu'aussitôt les heureux effets. Nous fûmes servis à dîner par le geolier lui-même, qui s'efforçoit de rendre à notre convive tous les honneurs qui étoient en son pouvoir. Avant la fin du repas arriva un second message du neveu qui demandoit la permission de paroître pour venger et son honneur et son innocence ; l'oncle la lui accorda, et demanda qu'on l'introduisît.

CHAPITRE XII.

Bienfait payé avec usure.

Monsieur Thornill entra avec cet air de sérénité qu'il ne manquoit jamais d'affecter, en faisant briller sur ses lèvres un faux sourire. Son premier mouvement fut de sauter au cou de son oncle pour l'embrasser ; mais il le repoussa avec mépris. « Plus de feintes désormais, Monsieur, s'écria l'oncle, avec sévérité ; je ne veux plus être dupe de vos faussetés, c'est par la voie de l'honneur, que vous trouverez le chemin de mon cœur ; mais je ne démêle jusqu'à présent dans votre conduite qu'une complication révoltante de dissimulation, de lâcheté et d'oppression. Qui a mérité

à cet honnête homme les traitemens affreux qu'il a essuyés, sous le masque de la vaine amitié que vous prétendiez lui avoir vouée ? Vil suborneur de sa fille, voilà la récompense dont vous avez payé ses bons procédés à votre égard ; impitoyablement jeté dans une prison, sans doute, pour avoir été sensible aux affronts réitérés dont vous l'avez accablé, et son fils, dont le courage vous a épouvanté, et avec lequel vous avez craint de vous mesurer ».

« Eh, quoi! mon oncle, interrompit Monsieur Thornill, pourriez-vous aujourd'hui me faire un crime d'avoir évité ce que vos instructions réitérées m'ont toujours engagé à fuir » ?

« Votre excuse est juste, reprit Sir William, et vous avez agi prudemment; cependant votre père eût, sans doute, tenu une autre conduite

en semblable occasion ; mais mon frère étoit homme d'honneur , et toi. . . . oui. . . . vous vous êtes en cela conformé à la justice, et vous avez , à cet égard , ma pleine approbation ».

« J'ai lieu de croire , continua Monsieur Thornill, que toute ma conduite relative , ne sauroit être censurée. Je me suis montré dans quelques endroits publics avec la fille de Monsieur : ce qui n'étoit que légéreté, a reçu de la calomnie un nom plus inquiétant, et l'on n'a pas craint de dire que je l'avois séduite. Je me suis rendu moi-même chez le père , pour lui donner pleine satisfaction à cet égard ; mais au lieu d'y rencontrer un accès facile et un esprit conciliateur , je n'en ai reçu qu'injures , insultes et affronts. Quant à l'emprisonnement de Monsieur, mon Intendant

et mon Procureur, vous en déduiront mieux que moi les motifs, parce que ce sont eux seuls qui sont exclusivement chargés du soin de mes affaires. S'il a contracté des dettes auxquelles il ne veut ou ne peut satisfaire, c'est à mon homme d'affaires qu'il appartient de procéder judiciairement, et je ne vois aucune violation dans le concours des voies légales ».

« Si les choses sont telles que vous les détaillez, ajouta Sir William, je n'apperçois rien d'impardonnable dans vos offenses ; et quoique votre conduite eût pu, sous tous les rapports, être plus généreuse, en vous opposant à ce que la tyrannie subordonnée de vos gens opprimât l'honnête homme, elle n'en est pas moins conforme à la justice ».

« Il ne sauroit nier une seule circonstance, poursuivit le Chevalier ;

je l'en défie, et plusieurs de mes domestiques sont prêts à attester ce que j'avance. Ainsi, Monsieur, continua-t-il, profitant de mon silence ; car je ne pouvois effectivement, sans preuves, le contredire en aucun point ; mon innocence est évidemment justifiée ; mais quoiqu'à votre prière je me sente disposé à pardonner à Monsieur toute autre offense, je ne saurois maîtriser le ressentiment qu'ont fait naître en moi, les efforts multipliés par lesquels il a tenté de me ravir votre estime. Dans quel affreux moment encore ! celui où son fils se préparoit à m'arracher la vie ! Ce crime est si révoltant, que je suis déterminé à donner un libre cours à toute la rigueur des loix ; Les preuves abondent en ma faveur : J'ai le défi qu'il m'a envoyé, deux témoins sont prêts à le certifier, ainsi que la dangereuse blessure qu'a re-

que l'un de mes gens ; et lors même que mon oncle chercheroit à me disuader de ce dessein (ce que, sans doute, il ne fera pas), je n'en prétendrois pas moins que justice publique soit faite, et qu'il porte la peine due à son crime ».

« Monstre cruel ! s'écria ma femme, n'as-tu pas assez exercé ta vengeance, sans que mon malheureux George doive en éprouver aussi les effets redoutables ? j'espère que Sir William nous protégera : mon fils est le plus innocent des hommes : je le jure ; et jamais le désir de nuire à qui que ce soit, n'a souillé son ame pure ».

« Madame, répondit l'honnête Sir William, vos vœux pour le protéger ne peuvent être plus ardens que les miens ; mais sa faute est malheureusement évidente, et si mon neveu persiste. . . . . » Jenkinson apparut aussitôt faisant entrer de force, à

l'aide de ses deux compagnons, un homme d'une taille énorme, assez élégamment vêtu, et du reste conforme en tout à la description déjà faite du scélérat qui avoit enlevé ma fille. « Le voilà, sécrie Jenkinson, en le poussant dans la chambre, nous le tenons ; s'il y eût jamais un candidat pour Tyburn (*), c'est bien celui-là ».

A l'entrée de Jenkinson et du nouveau prisonnier, Monsieur Thornill recula d'effroi ; il devint pâle, tremblant, et chercha à s'échapper, mais Jenkinson qui pénétra son dessein, l'arrêta court. « Eh, quoi ! Chevalier, lui dit-il, rougissez-vous de vos anciennes connoissances, Jenkinson et Baxter ? Hélas !

(*) Place de Londres où l'on éxécute les criminels.

c'est ainsi que les Grands oublient leurs amis ! nous sommes cependant bien décidés à ne pas vous oublier. Notre prisonnier, continua-t-il, en se tournant vers Sir William, a déjà tout avoué. C'est lui qu'on devoit produire, comme ayant été dangereusement blessé ; il déclare que c'est Monsieur Thornill qui l'a engagé dans cet enlèvement; l'habit même qu'il porte en ce moment, et qui lui donne quelques manières d'honnête homme, lui a été prêté par Monsieur Thornill, qui lui a également fourni la chaise de poste. Le plan étoit ainsi tracé : il devoit conduire la jeune demoiselle en lieu de sûreté, et là, l'effrayer par des violences et des menaces simulées; Monsieur Thornill survenant comme par hasard, devoit voler à son secours; et combattre pour elle, tandis que Baxter

finiroit par prendre la fuite, et que Monsieur Thornill, victorieux, reviendroit, à titre de libérateur, s'assurer de sa conquête ».

Sir William se rappela avoir souvent vu l'habit à son neveu, et tout le reste fut confirmé par Baxter lui même, qui en fit un récit détaillé ; ajoutant que Monsieur Thornill lui avoit souvent dit avoir conçu une passion pour les deux sœurs à la fois.

« Juste ciel ! s'écria Sir William, quelle vipère ai-je nourri dans mon sein ! et c'est un tel monstre qui paroît si ambitieux que justice publique soit faite ! On la lui fera : geolier, assurez-vous de lui ; mais non, arrêtez, il nous faut des preuves légales ».

Monsieur Thornill vaincu par la honte, supplia humblement son oncle de ne point ajouter foi à la dé-

position de ces deux misérables, et de vouloir bien s'en rapporter aux témoignages de ses gens (*). « Vos gens ! reprit Sir William ; malheureux ! ils ne sont plus à vous ; mais puisque vous osez vous en étayer, qu'ils paroissent : qu'on fasse venir son sommelier.

Il étoit à peine entré, que déjà il avoit lu dans les regards de son maître, la fuite de son premier pouvoir. « Avez-vous vu quelquefois ensemble, lui dit Sir William avec autorité, votre maître et ce drôle, vêtu de ses habits » ? « Mille fois,

---

(*) Par les loix d'Angleterre, les domestiques peuvent déposer pour ou contre leurs maîtres; les enfans même, de quelqu'âge qu'ils soient, sont appelés et entendus, comme témoins, contre leur père et mère, dans des accusations capitales : peuple philosophe, ne déviez-vous pas en cela de la philosophie? . . .

Monsieur, répondit le sommelier. C'est par l'entremise de cet homme qu'il se faisoit amener toutes les Demoiselles de son goût qu'il avoit d'abord séduites par de fausses promesses ». « Comment! interrompit Monsieur Thornill, oses-tu bien en ma présence.... » « Oui, reprit le sommelier, je l'attesterois à tout l'univers, et c'est avec plaisir que je vous dis ouvertement aujourd'hui, ma façon de penser : je blâme et j'ai toujours blâmé votre conduite, et je ne crains point de vous dire la vérité ». « A présent, s'écria Jenkinson, dites à Monsieur, ce que vous savez sur mon compte ». « Je n'en saurois dire du bien : la nuit où fut séduite la fille de Monsieur, continua-t-il, en se tournant vers moi, vous étiez de la partie ». « Voilà donc, s'écria Sir William, les té-

moins que vous produisez pour preuve de votre innocence. . . . Opprobre de l'humanité. . . . S'associer avec de tels misérables ! Mais, poursuivons : vous dites donc, Monsieur le sommelier, que voilà l'homme qui lui amena la fille de Monsieur » ? « Non, Monsieur, ce ne fut point lui qui l'amena, Monsieur le Chevalier s'étoit personnellement chargé de ce soin, mais c'est par son entremise qu'un faux prêtre machina entre elle et lui un mariage simulé ». « Il n'est que trop vrai ; reprit Jenkinson, je ne le saurois nier ; tel est l'emploi qui me fut assigné, et je dois le confesser à ma honte ».

« Grand Dieu ! s'écria le Baronnet, combien je me sens alarmé à chaque nouveau trait de sa bassesse et de sa perfidie ! son crime est maintenant évident, et je reconnois que ses persécutions ont été constamment dic-

tées par un esprit de tyrannie, de vengeance et de lâcheté ; geolier, à ma requête, mettez en liberté ce jeune officier, que vous détenez comme prisonnier ; je prends sur moi les suites de l'affaire, et je me charge de la montrer dans son vrai jour au Magistrat qui l'a fait emprisonner. Mais où donc est l'infortunée Demoiselle qu'il a séduite? qu'elle paroisse pour reconnoître ce misérable ; il me tarde d'approfondir par quels artifices elle a été trompée ; mais pourquoi tarder si long-tems à se montrer ? .... Où peut-elle être ? »

« Ah, Monsieur, répondis-je, une telle demande renouvelle mes souffrances et me déchire le cœur : j'eus le bonheur autrefois de posséder cette enfant chérie ; mais une longue suite de malheurs. . . . . » Je fus tout-à-coup interrompu par

l'arrivée inattendue de Miss Arabella Wilmot, que l'hymen devoit le lendemain enchaîner à jamais à monsieur Thornill. Rien ne pourroit rendre la surprise dont elle fut saisie à la vue de Sir William et de son neveu; car sa visite étoit l'effet du pur hasard ; accompagnée de son père, elle traversoit la ville, empressée de se rendre au château de sa tante, qui avoit exigé que la noce fut célébrée chez elle ; on mit pied à terre pour prendre quelque repos, et de la fenêtre du lieu où ils étoient entrés, la jeune personne reconnut l'un de mes petits enfans qui jouoit dans la rue; elle envoya aussitôt un domestique pour le lui amener, et elle en apprit quoiqu'imparfaitement, quelques détails sur nos malheurs ; mais il ne put l'instruire que Monsieur Thornill en étoit l'unique cause: peu satisfaite

donc, et en dépit des remontrances de son père qui lui opposoit l'inconvénance de se montrer dans une prison, le désir de nous voir la fit insister, et prenant l'enfant pour guide, elle nous surprit ainsi dans une conjoncture aussi imprévue pour elle, qu'elle l'avoit d'abord été pour nous.

Je ne saurois m'abstenir de faire une réflexion sur ces rencontres accidentelles, qui, malgré qu'elles se reproduisent tous les jours, n'ont le pouvoir de stimuler notre surprise que dans des occasions extraordinaires. En effet, à quel heureux concours de circonstances fortuites ne devons-nous pas tous les plaisirs et les convenances de la vie ? ne faut-il pas une réunion d'événemens semblables, avant que nous soyons nourris et vêtus ? Le laborieux cultivateur doit ensemencer son champ, la pluie bienfaisante doit le vivifier,

et il faut que le vent enfle les voiles du vaisseau qui vogue à travers mille dangers, si nous ne voulons pas être privés des nécessités de la vie.

La compassion et la surprise que ressentoit tour-à-tour ma charmante pupile, ajoutoient de nouveaux charmes à sa beauté. « En vérité, mon cher Monsieur Thornill, dit-elle, au Chevalier, je vous en veux beaucoup de venir ici sans moi, et surtout de me laisser ignorer la cruelle situation d'une famille qui nous est si chère à tous deux ; vous devez savoir le plaisir que j'aurois à secourir mon respectable maître, pour lequel votre estime ne surpassera jamais la mienne; mais il faut vous pardonner; car, sans doute, à l'exemde votre oncle vous trouvez votre satisfaction à faire le bien en secret ».

« A faire le bien ! s'écria Sir Wil-

liam, en l'interrompant; oh, non! Madame, ses plaisirs sont aussi abjects que lui-même. Vous voyez en lui, le plus vil scélérat qui ait jamais souillé l'humanité; un perfide, un misérable, qui, après avoir honteusement séduit la fille aîné de ce respectable et malheureux homme, conspiroit déjà contre l'innocence de la plus jeune, après avoir fait traîner le père dans ce cachot, et charger son fils de fers, parce qu'il a eu le courage de provoquer en duel ce persécuteur de sa famille. Ah! combien je vous félicite, Madame, de pouvoir échapper aux embrassemens d'un tel monstre »!

« Grand Dieu! s'écria Miss Wilmot, quel affreux précipice étoit ouvert sous mes pas! Monsieur Thornill, m'avoit appris comme fait, que le fils aîné de Monsieur, le capitaine Primrose, s'étoit marié, et

embarqué avec sa femme pour l'Amérique ».

« Ma charmante Demoiselle, reprit ma femme, il ne vous a fait qu'un tissu de mensonges. George n'est pas sorti du royaume, et il ne s'est point marié ; quoique vous l'ayez abandonné, il vous a toujours aimée trop sincèrement pour avoir jamais conçu d'autres inclinations ; et je l'ai souvent entendu dire qu'il mourroit célibataire, puisqu'il n'avoit pu jouir du bonheur de vous posséder. Elle éleva ensuite jusqu'aux cieux la sincérité de la passion de son fils, exposant sous un vrai jour, son duel avec Monsieur Thornill, puis passa à une digression rapide sur les débauches du Chevalier, parlant de ses mariages simulés, et terminant par la plus insultante description de sa lâcheté.

« Ciel, s'écria Miss Wilmot, quel

gouffre étoit prêt à m'engloutir ! et quel inexprimable plaisir je ressens d'y avoir échappé ! Il m'a nourrie de mille fausse tés. Il n'est point d'artifice dont il n'ait usé pour me persuader de la nullité de mes promesses, envers le seul homme que j'estime ; il m'assuroit qu'il étoit parjure, et il m'avoit presqu'amenée à un état d'indifférence pour le plus digne et le plus généreux des hommes. (*)

Dans cet intervalle, mon fils étoit déjà délivré de ses fers, et Monsieur Jenkinson, qui présidoit à sa

(*) J'ai cru devoir rendre par le terme d'*indifférence*, le verbe anglois *to detest* qui, traduit littéralement, présente une métaphore dont le contraste est trop forcé ; car il est probable que l'amour ne sauroit renaître pour celui contre lequel on auroit pu ressentir une haine complette.

toilette, lui ayant arrangé ses cheveux, et fourni toutes les petites choses nécessaires, l'avoit mis à même de paroître décemment vêtu Il entra bientôt ; l'uniforme lui prêtoit des grâces, et sans vanité, (car je suis au-dessus d'un tel sentiment) il paroissoit un des plus beaux hommes qui ait jamais porté l'habit militaire. Il fit à Miss Wilmot un salut timide et respectueux ; car il ignoroit encore les heureux résultats qu'avoit produits en sa faveur l'éloquence de sa mère ; mais aucune formalité n'auroit pu mettre un frein à l'impatience de sa maîtresse, empressée d'obtenir son pardon, qu'une aimable rougeur avoit déjà demandé pour elle. Ses traits, ses larmes, tout conspiroit à dévoiler les regrets et le repentir que lui inspiroit l'oubli de son premier serment, et la crédulité qu'elle avoit eue

dans les mensonges multipliés d'un imposteur, Mon fils étonné, surpris, de tant de signes démonstratifs d'un attachement qu'il croyoit presqu'évanoui, s'en rapportoit à peine à ses yeux. « Assurément, Madame, s'écria-t-il, c'est une illusion! je n'ai pas mérité cet empressement! Ah, retrouver votre cœur, est un trop grand bonheur pour moi» ! « Pardonnez, Monsieur, pardonnez.... J'ai été trompée, honteusement trompée! rien n'eût été capable de me rendre parjure, vous connoissez mon attachement, long-tems vous fûtes à même d'en juger : oubliez mes erreurs ; acceptez mes sermens, comme vous les avez reçus autrefois ; et soyez assuré que si votre Arabella ne peut vous appartenir, jamais un autre ne la possédera ». « Mes désirs sont tels, reprit Sir William, et il n'en sera pas autrement, si

j'ai quelqu'influence sur l'esprit de votre père ».

Cette assertion persuada Moïse, qui courut immédiatement à l'endroit où le vieillard attendoit, pour l'instruire de tout ce qui venoit de se passer. Le Chevalier se voyant démasquer de tous côtés, et perdu sans ressources, n'ayant plus rien à espérer de la flatterie, ni de la dissimulation, jugea que le dernier et le plus sage parti qu'il eût à prendre, étoit de faire face à ceux qui le poursuivoient. Se dépouillant donc de toute honte et de toute pudeur, il décéla ouvertement le plus affreux des scélérats : « Je reconnois, dit-il, que je n'ai de justice à attendre ici de personne ; mais je n'en suis pas moins résolu à profiter des avantages qu'elle m'accorde. Vous ne devez pas ignorer, Monsieur, continua-t-il en se tournant

vers Sir William, que je ne suis plus un pauvre dépendant de vos libéralités. Je les méprise. Rien ne peut m'enlever les biens de Miss Wilmot, qui, grâces à l'avarice de son père, sont considérables. Les articles sont signés, et sa fortune m'est assurée par un engagement authentique : c'étoit pour son argent, et non pour elle, que je consentois à ce mariage ; et possesseur de l'un, prenne l'autre qui voudra ».

La menace étoit alarmante. Sir William reconnoissoit la justice de ses prétentions, car il avoit dicté lui-même les clauses du contrat. Miss Wilmot voyant sa fortune à jamais évanouie, demanda à mon fils si cet événement pouvoit diminuer son affection pour elle. « Si je n'ai plus de fortune, continua-t-elle, je puis vous offrir encore ma main et mon cœur ».

« Ah ! c'est lui seul, Madame s'écria avec transport son véritable amant, c'est lui seul que je désirois posséder ; cette fortune évanouie augmente en ce moment mon plaisir, si sa perte peut donner à ma charmante Arabella, une preuve de ma tendresse et de ma sincérité ».

M. Wilmot entra aussitôt : il parut effrayé du danger auquel sa fille venoit d'échapper, et consentit à la dissolution du mariage ; mais lorsqu'il apprit que la dot de sa fille ne lui seroit pas restituée, son chagrin devint inconsolable. Il voyoit son argent aller enrichir un être qui n'avoit rien à lui, et cette idée le désespéroit ; il auroit bien enduré que son gendre fût un coquin ; mais qu'il ne présentât pas au moins une fortune équivalente à celle de sa fille, étoit un tourment cruel pour lui. Il s'assit quelque tems, se livrant

à des spéculations mortifiantes. Cependant, Sir William entreprit enfin d'alléger son anxiété. ». « Je ne vous dissimulerai pas, Monsieur, lui dit-il, que le malheur que vous éprouvez en ce moment, ne sauroit m'affliger extrêment. Votre passion immodérée pour les richesses reçoit une punition méritée. Si Miss Arabella n'a plus l'opulence, les nécessités de la vie sont abondamment encore à sa disposition, et c'en est assez pour être heureux. Vous voyez un jeune et honnête militaire qui la demande sans fortune ; ils se sont long-tems chéris l'un et l'autre, et l'amitié que j'ai vouée au père, est un sûr garant de l'intérêt que j'apporterai à l'avancement du fils. Renoncez à cette ambition qui se rit de votre fol espoir, et recevez un bonheur qui vient vous solliciter ».

« Sir William, répondit le vieil-

lard, soyez assuré que je n'ai jamais contrarié ses inclinations, et que je ne les contraindrai jamais. Si elle aime encore ce jeune homme, qu'elle l'épouse, j'y consens de tout mon cœur. Dieu merci, il me reste quelque fortune et la promesse que vous venez de me donner contribue à ma détermination. J'exige seulement que mon ancien ami, continua-t-il en me désignant, reconnoisse à ma fille, six mille livres sterlings, s'il vient à recouvrer sa fortune, et je suis prêt à les unir dès ce soir même ».

Comme il ne tenoit plus qu'à moi de faire le bonheur de nos jeunes amans, je souscrivis promptement la promesse exigée, qui n'étoit d'ailleurs qu'une bien petite faveur de la part d'un homme qui avoit aussi peu d'espérances que moi. Nous eûmes le plaisir de les voir se précipi-

ter avec transport dans les bras l'un de l'autre. « Après tant d'infortunes, s'écria George, quelle douce consolation! ce bonheur passe mon espérance. Possesseur de tant de charmes, aprés avoir été la proie de tant de maux, mes vœux les plus ambitieux auroient à peine osé s'élever jusques-là » ! « Oui, mon cher George, répondit sa charmante maîtresse, que ce perfide s'empare de ma fortune; puisque vous n'en avez pas besoin pour être heureux, je puis l'être aussi sans elle. Ah! quel doux échange! du plus vil des hommes! contre le plus précieux et le plus cher! Qu'il jouisse tranquillement de notre fortune; je trouverois maintenant le bonheur dans l'indigence même ». « Et je vous proteste, reprit le Chevalier, que je serai très-heureux avec ce que vous méprisez». « Arrêtez, arrêtez, Monsieur, s'é-

cria Jenkinson, il y a deux mots à dire à ce marché. J'ai tout lieu de croire que vous ne toucherez jàmais une obole de la fortune de Madame. Dites moi, Monsieur, je vous prie continua-t-il en s'adressant à Sir William, Monsieur Thornill auroit-il des droits à la dot de cette demoiselle, s'il étoit marié avec une autre ? « Comment pouvez-vous faire une question aussi simple; non sans doute, il n'en auroit pas ». « J'en suis sincèrement fâché, s'écria Jenkinson, car comme anciens camarades de plaisirs, j'ai toujours pour lui un fond d'amitié ; mais je dois déclarer que son dédit contre Miss Wilmot ne vaut pas une pipe de tabac, parce qu'il est déjà marié ». « Tu mens comme un coquin, répliqua le Chevalier, révolté de l'accusation. Je n'ai jamais été légalement marié à aucune femme ». « Je vous demande pardon, reprit

l'autre, vous l'êtes bien et duement; J'espère que vous aurez un témoignage d'amitié tout prêt pour votre brave Jenkinson qui va vous amener une épouse ; si vous voulez bien contenir un moment votre curiosité vous allez la voir ». En disant ces mots, il disparut avec sa célérité ordinaire, nous laissant incapables de former une conjecture vraisemblable sur son dessein. « Qu'il aille, dit le Chevalier ; quelques preuves qu'il ait contre moi, je le défie d'en produire une semblable. Je ne suis plus un enfant qu'on effraye avec des menaces ».

« Je cherche vainement à pénétrer le projet de cet homme dit le Baronnet : quelque mauvaise plaisanterie, sans doute ». ! « Peut-être, repris-je, a-t-il un dessein sérieux ; car en réfléchissant sur les divers

moyens que Monsieur a mis en usage pour séduire l'innocence ; il se peut qu'une de ses victimes, plus adroites que les autres, soit enfin parvenue.... Dieu ! que vois-je ? est-ce toi ma fille.. ma fille chérie..... est-ce bien toi que je revois mon Olivia ? toi que je croyois à jamais perdue, et que j'embrasse, que je serre contre mon sein..... O bonheur ! tu existes donc encore pour me rendre heureux ». Les transports de l'amant le plus passionné ne sont pas plus ardens que le furent les miens quand je la serrai dans mes bras ; le ravissement s'opposoit à l'expression de sa tendresse ; mais je continuai en la tenant embrassée. « Est-il bien vrai, ma bonne amie, m'es-tu rendue pour être la consolation de mes vieux jours » ? « Oui, s'écria Jenkinson, elle est à vous, elle reparoît honora-

blement à vos yeux, et elle égale en vertu toutes les dames qui sont ici. Quant à vous, Chevalier, vous voyez votre légitime épouse, et pour vous en convaincre, voilà la licence, preuve irrévocable de votre union ». Puis il remit la licence au Baronnet, qui la lut, et la trouva parfaitement en règle ». « Vous paroissez tous stupéfaits de cet événement, reprit Jenkinson, mais peu de mots vous en expliqueront l'énigme.

« Ce Chevalier de renom, pour lequel j'ai beaucoup d'amitié, a souvent employé mon entremise (soit dit entre nous) dans des commissions chatouilleuses. Il me chargea entr'autres, de lui procurer une fausse licence et un faux prêtre pour tromper cette jeune demoiselle; mais désirant lui donner des preuves de mon attachement, je partis et lui

ramenai une vraie licence et un vrai prêtre qui les unit par les liens les plus valides. Vous voyez peut-être un trait de générosité dans ma conduite ; mais hélas ! je confesse à ma honte que mon dessein n'étoit pas si noble ; car j espérois garder par devers moi la licence , et la faire connoître au chevalier quand je le jugerois convenable , pour soutirer de lui tout l'argent dont j'aurois besoin ». Un éclat de joie retentit alors dans toute la prison ; les prisonniers même semblèrent sympathiser à nos transports.

And shook their chains
In transport and rude harmony. (*)

Le bonheur étoit peint sur toutes

(*) Et dans l'excès de leur joie, ils agitèrent leurs chaînes dont le cliquetis faisoit une horrible harmonie. *Milton. par. perdu.*

les figures, et les joues déjà colorées d'Olivia paroissoient avoir retrouvé les teintes du plaisir. Etre ainsi rendue en un moment à la réputation, à ses amis et à la fortune, étoit un ravissement assez puissant pour arrêter les progrès de sa langueur, et pour ranimer sa première santé et cette vivacité qui contribuoit à ses charmes. Mais parmi tous, aucun, je crois, n'éprouvoit un plaisir mieux senti que le mien; tenant encore embrassée ma chère Olivia, je demandois à mon cœur si mes transports n'étoient pas une illusion. « Comment avez-vous pu, dis-je à Jenkinson, ajouter à mes chagrins, par le récit controuvé de sa mort? mais n'importe, mon plaisir à la revoir me fait oublier toutes les peines que j'ai souffertes ».

« Il est facile de satisfaire à votre question, répondit Jenkinson; je

jugeai bien que l'unique moyen de vous arracher de cette prison étoit de vous soumettre à la volonté du Chevalier ; et de donner les mains à son mariage avec Miss Wilmot. Comme vous aviez juré de ne jamais déférer à cette condition, tant que votre fille existeroit, je n'appercus pas d'autre méthode d'en venir à mon but, qu'en vous faisant un récit controuvé de sa mort ; je déterminai votre femme à vous confirmer dans l'erreur, et jusqu'à présent nous n'avions pas trouvé l'occasion de vous en détromper ».

Deux personnes seules, dans toute l'assemblée, ne pouvoient se livrer aux transports de la joie qui nous animoit. L'assurance de M. Thornill étoit tout à fait évanouie : il voyoit ouvert sous ses pas le gouffre de l'infâmie et du besoin, et trembloit d'y être précipité. Il céda enfin au

combat des différens sentimens qui l'agitoient, et se jetant aux genoux de son oncle, il implora sa compassion avec la voix déchirante et lamentable de l'infortune. Sir William alloit le repousser encore avec indignation, mais à ma prière, il le releva, puis après un moment de silence, il lui dit : « Tes vices, tes crimes, et ton ingratitude ne méritent aucune compassion ; mais tu ne seras pas tout à fait abandonné ; tu trouveras de quoi fournir aux nécessités de la vie, et non à ses folies. Cette jeune Dame sera maîtresse d'un tiers de la fortune dont tu jouissois auparavant, et c'est de son indulgence seule que tu pourras espérer plus que je ne te promets ». Il se disposoit, par un discours éloquent et pathétique, à témoigner à son oncle toute sa reconnoissance de tant de bonté ; mais le Ba-

ronnet lui imposa silence, en lui recommandant de ne pas aggraver sa bassesse qui déjà n'étoit que trop apparente. Il lui permit ensuite de choisir parmi ses domestiques celui qui lui conviendroit le mieux, qu'il lui dit devoir être désormais le seul restant à son service, puis il lui ordonna de s'en aller.

Dès qu'il fut sorti, sir William s'avança gracieusement de sa nouvelle nièce, pour la féliciter, et l'assurer des vœux qu'il formoit pour son bonheur. L'exemple fut suivi par Miss Wilmot et son père; ma femme embrassa sa chère Olivia, avec une nouvelle joie, car pour me servir de son expression, elle étoit *rendue à l'honneur*. Sophie et Moïse l'embrassèrent à leur tour, et notre bienfaiteur M. Jenkinson demanda à être également admis à cette satisfaction. Notre plaisir ne paroissoit plus sus-

ceptible de s'accroître ; Sir William qui n'en trouvoit qu'à faire du bien, portoit victorieusement ses regards autour de lui ; toutes nos figures lui exprimoient notre joie, à l'exception cependant de celle de Sophie, qui, pour des raisons que nous ne pouvions pénétrer, ne nous sembloit pas parfaitement satisfaite.

« Exceptons une ou deux personnes, et vous paroissez tous heureux, dit-il en souriant ; il ne me reste plus qu'un acte de justice à faire. Vous convenez avec moi, Monsieur, continua-t-il en m'adressant la parole, des obligations que nous avons l'un et l'autre à M. Jenkinson pour avoir démasqué un misérable. Nous devons également le récompenser. Miss Sophie peut faire son bonheur, et je lui donnerai cinq cents livres sterlings, ils pourront avec cela vivre fort honorable-

ment. Miss Sophie, dites-moi, que pensez-vous de ce mariage de ma façon ? y consentez-vous » ? Ma pauve enfant, toute agitée d'une aussi hideuse proposition, tomba sans forces dans les bras de sa mère ». « Y consentir ? reprit-elle, d'une voix affaiblie, non, non, Monsieur, jamais ». « Eh, quoi, refuser Monsieur Jenkinson, votre bienfaiteur, un jeune et joli garçon, avec cinq cents livres sterlings, et de grandes espérances » ! « Je vous supplie, Monsieur, dit-elle, pouvant à peine parler, de me prendre en pitié, et de renoncer à un projet qui feroit le malheur de ma vie ». « Quelle obstination ! refuser un homme auquel votre famille a tant d'obligations ! Un homme dont le zèle infatigable a sauvé votre sœur ! .... Un homme enfin qui vous apporte cinq cents livres sterlings ! mais. . . . .

songez.... Sophie ». « Non, non, Monsieur, jamais, reprit-elle d'un ton irrité, plutôt la mort.... » « Puisqu'il en est ainsi, s'écria Sir William, et que vous persistez à refuser de devenir son épouse, je vois bien qu'il faut absolument que.... je devienne moi-même votre époux ». Puis, en disant ces mots, il la prit avec transport, et la serroit tendrement contre son sein ». « Eh quoi, ma sensible amie, la plus aimable des femmes, comment avez-vous pu penser un moment que votre Burchell fût capable de vous tromper, ou que Sir William pût cesser d'admirer une maîtresse chérie qui daigne l'aimer pour lui-même? Plusieurs années je parcourus errant, à la recherche d'une femme qui, entièrement étrangère à mon rang et à ma fortune, découvrît en moi quelque mérite comme homme. Mes dé-

marches furent vaines auprès même des laides et des coquettes ; jugez de mon ravissement, lorsqu'enfin je trouve une personne charmante, unissant la raison et l'esprit à une beauté céleste ! Puis s'adressant à Jenkinson : comme je ne suis plus le maître, Monsieur, lui dit-il, de vous sacrifier cette jeune Dame qui daigne avoir un caprice pour moi, tout ce dont je puis payer votre zèle, est de vous abandonner sa fortune, vous pouvez, dès demain, reclamer cinq cents livres sterlings de mon Intendant ».

Il fallut alors recommencer la première cérémonie, et renouveller à Lady Thornill, tous les vœux que nous avions dabord formés pour sa sœur ; mais le valet-de-chambre de Sir William, entra presqu'aussitôt, nous informer que les équipages, prêts à partir, nous attendoient pour nous conduire à l'hô-

tellerie où tout étoit disposé pour nous recevoir. Ma femme et moi marchâmes à la tête, nous séparant avec plaisir de ces demeures tristes et ténébreuses. Le généreux Baronnet fit distribuer quarante guinées aux prisonniers, et Monsieur Wilmot, stimulé par son exemple, en ajouta vingt. Une foule d'habitans s'étoit rassemblée à la porte de la prison pour nous voir passer, et ils poussèrent des cris de joie en nous appercevant; je reconnus dans le nombre deux ou trois de mes fidèles paroissiens, auxquels je serrai affectueusement la main. Ils nous suivirent jusqu'à l'hôtellerie où nous étions attendus par un repas somptueux, et nous leur fîmes distribuer une grande abondance de vivres ».

Après le souper, me sentant presqu'épuisé par les combats successifs de peine et de plaisir que j'a-

vois soutenus pendant le jour; je demandai la permission de me retirer, et je quittai le cercle joyeux, au milieu de sa plus parfaite gaieté; aussitôt que je me trouvai seul, j'abandonnai mon cœur à toute l'effusion de la reconnoissance envers le dispensateur suprême des biens et des maux, et je me livrai enfin jusqu'au lendemain matin, aux douceurs d'un sommeil tranquille.

CHAPITRE XIII.

Conclusion.

A mon réveil, je trouvai, assis près de mon lit, mon fils aîné, qui venoit ajouter encore à ma joie, par la nouvelle d'un autre caprice de la fortune en ma faveur: me dégageant d'abord de la promesse que je lui

avois souscrite la veille, il m'apprit que mon banquier, qui avoit précédemment failli, venoit d'être arrêté à Anvers, et que les créanciers se trouvoient nantis, par la valeur des objets saisis à sa suite. La générosité de mon fils me causa un aussi vif plaisir, que la nouvelle de cette bonne fortune inattendue; mais j'étois incertain du parti que je devois prendre dans cette occasion, ne pouvant me persuader que la rigoureuse justice me mît en droit d'accepter son offre libérale. Comme j'y réfléchissois, Sir Willam entra, et je lui fis part de cette perplexité: il blâma mon scrupule, alléguant l'étendue de la fortune dont George alloit jouir par son mariage: je me rendis enfin à ses raisonnemens et lui promis de déférer à l'empressement de mon fils.

Le but de sa visite étoit de m'in-

former qu'il avoit envoyé, la veille, chercher les licences nécessaires, qu'il n'attendoit plus que leur arivée ; et qu'il venoit solliciter mon ministère pour mettre le comble au bonheur des quatre amans. Comme il parloit, un valet entra nous apprendre l'arrivée du messager ; et comme pendant tous ces discours, j'avois eu le tems de m'habiller, je descendis, et je trouvai toute la société déjà réunie, folâtrant au milieu de la gaieté que versent abondamment la fortune et l'innocence ; cependant, près de célébrer une cérémonie aussi solemnelle que celle qui se disposoit, leur folle joie me déplut souverainement : j'affectai un air grave, et tout en les reprenant sur l'oubli de l'importance attachée au sacrement qu'ils alloient recevoir, je les exhortois par la lecture de quelques-uns de mes sermons, à la

conduite exemplaire qu'ils devoient tenir dans cette occasion mystique. Mâlgré toutes mes remontrances, ils n'en restèrent pas moins constamment indisciplinables, et réfractaires à mes leçons : nous nous dirigions enfin vers l'église, et je marchois à la tête ; mais en dépit de ma contenance grave et réfléchie, ils s'abandonnèrent encore aux transports d'une joie insensée ; et mille fois indigné de leurs cris immodérés, je me sentis stimulé du désir de retourner sur mes pas. Arrivés à l'église, il s'éleva un nouveau problème, dont la délicatesse ne promettoit pas une prompte solution : quel couple devoit le premier recevoir le sacrement ? La future épouse de mon fils s'efforçoit de prouver par tous les raisonnemens les plus subtils et les plus polis, le droit incontestable, à cet égard, de

Lady Thornill ; et celle-ci, de son côté, rétorquoit l'argument avec une égale vivacité, protestant que pour tout au monde, elle ne se rendroit pas coupable d'une aussi choquante incivilité ; elles avoient déjà soutenu tour-à-tour la constestation avec une persévérance également polie ; mais également obstinée ; las enfin de leurs civiles minauderies, et fermant brusquement mon livre : « Je m'apperçois, leur dis-je, que ni l'une ni l'autre n'a l'intention de se marier, et que nous ferons aussi bien de retourner sur nos pas, car, sans doute, nous ne conclurons rien aujourd'hui ». Ce propos les mit enfin à la raison : le Baronnet et sa femme passèrent les premiers, puis mon fils et sa charmante maîtresse.

Dès le matin j'avois soigneusement recommandé qu'on envoyât une invitation et un carosse à mon brave

voisin Flamborough, ainsi qu'à sa famille ; comme nous arrivions ils descendoient de voiture. Monsieur Jenkinson offrit galamment la main à l'aînée des deux sœurs, et Moïse, à son exemple, la donna à la cadette ; (j'ai reconnu depuis qu'il a conçu une inclination réelle pour cette jeune personne, et il aura mon consentement et un établissement honnête, quand il jugera à propos de me les demander). Nous ne fûmes pas plutôt entrés dans l'hôtellerie, qu'une députation de mes paroissiens, instruits déjà par la renommée des caprices de la fortune en ma faveur vint me féliciter sur l'heureux et subit changement de ma situation ; je reconnus dans le nombre, quelques uns de ceux qui étoient venus à mon secours pour m'arracher des mains des archers qui me conduisoient en prison, et que j'avois réprimandés

alors avec tant de vivacité. Je contai l'histoire à Sir William qui sortit et leur fit de nouveaux reproches ; mais sa sévérité les ayant subitement convertis en pieux repentans, il leur donna une demi-guinée pour boire à sa santé, et réparer leurs forces.

Un élégant dîné, apprêté par le cuisinier de M. Thornill, nous appela bientôt. Je dois observer relativement à ce gentilhomme, qu'il habite maintenant chez un de ses parens qui le considère comme compagnon et favori ; il y est assez bien vu, et mange ordinairement à la table du maître ; car on ne le regarde point comme étranger. Son parent naturellement mélancolique, s'amuse de ses bons mots ; c'est à le divertir qu'il emploie son tems, et son loisir à apprendre à donner du cor. Mon Olivia conserve encore de lui un souvenir bienveillant ; elle m'a

même dit, mais j'en fais un grand secret, qu'elle pardonneroit s'il rectifioit ses inclinations vicieuses ; revenons ; car je suis peu propre aux digressions.

Quand il fallut se placer, nos cérémonies recommencèrent. On discutoit si mon Olivia, en qualité de Dame, ne devoit pas s'asseoir au-dessus des deux nouvelles mariées ; mais les débats furent heureusement et promptement terminés par George, qui proposa que chaque Cavalier s'assit près de sa Dame : cette ouverture fut acceuillie par le cercle joyeux avec les plus vifs applaudissemens, auxquels cependant ne se mêlèrent pas ceux de ma femme trompée dans son espoir ; car elle s'étoit bien promis le plaisir d'être assise au haut de la table, et de découper chaque met ; néanmoins la joie alla son train, et il est im-

possible de rendre la bonne humeur qui nous animoit tous. Je ne saurois dire si l'esprit pétilla parmi nous, plus qu'à l'ordinaire ; mais je puis affirmer que les ris y suppléerent abondamment, et notre but ne s'en trouva pas moins rempli. Parmi toutes nos plaisanteries, je m'en rappelle une du brave Monsieur Wilmot : il buvoit à la santé de Moïse qui avoit la tête tournée d'un autre côté, et qui lui répondit : je vous remercie, Madame ; cette méprise nous amusa, mais le vieux gentil-homme observant que Moïse rêvoit sans doute, à sa maîtresse, excita fortement les ris et sur-tout ceux des Demoiselles Flamborough, qui pensèrent y succomber. Aussitôt que nous eûmes diné, je fis ôter la table, selon ma vieille coutume, pour jouir du plaisir de voir encore toute ma famille rassemblée autour d'un feu agréa-

ble ; je plaçai ensuite mes deux petits enfans sur mes genoux, chaque Cavalier s'assit près de sa Dame, et le reste de la soirée fut tour-à-tour sacrifié à des jeux et des ris innocens.

Sur le bord de mon tombeau, mes peines sont évanouies, mon bonheur est indicible ; je vois enfin tous mes vœux comblés, et s'il m'en reste encore un à former, c'est de souhaiter que ma reconnoissance, dans mon heureux sort surpasse la soumission que j'ai montrée dans l'adversité.

Fin du second et dernier Tome.

TABLE

DES CHAPITRES

Contenus dans ce Volume.

CHAPITRE PREMIER. *Histoire d'un vagabond philosophe qui perd le bonheur en courant après la nouveauté.* Page 1.

CHAP. II. *L'amitié ne subsiste parmi les vicieux qu'autant qu'ils y trouvent un avantage réciproque.* 44.

CHAP. III. *On pardonne aisément à ceux qu'on aime.* 66.

CHAP. IV. *Il n'y a que les méchants qui puissent être long-tems et tout-à-fait malheureux.* 78.

CHAP. V. *Nouveaux malheurs.* 90.

CHAP. VI. *Il n'est pas de situation, si misérable qu'elle paroisse, qui n'offre quelque consolation.* 102.

CHAP. VII. *Réforme dans la prison. Pour que les loix fussent complettes, elles devroient récompenser comme elles punissent.* 115.

CHAP. VIII. *Continuation du même sujet.* 129.

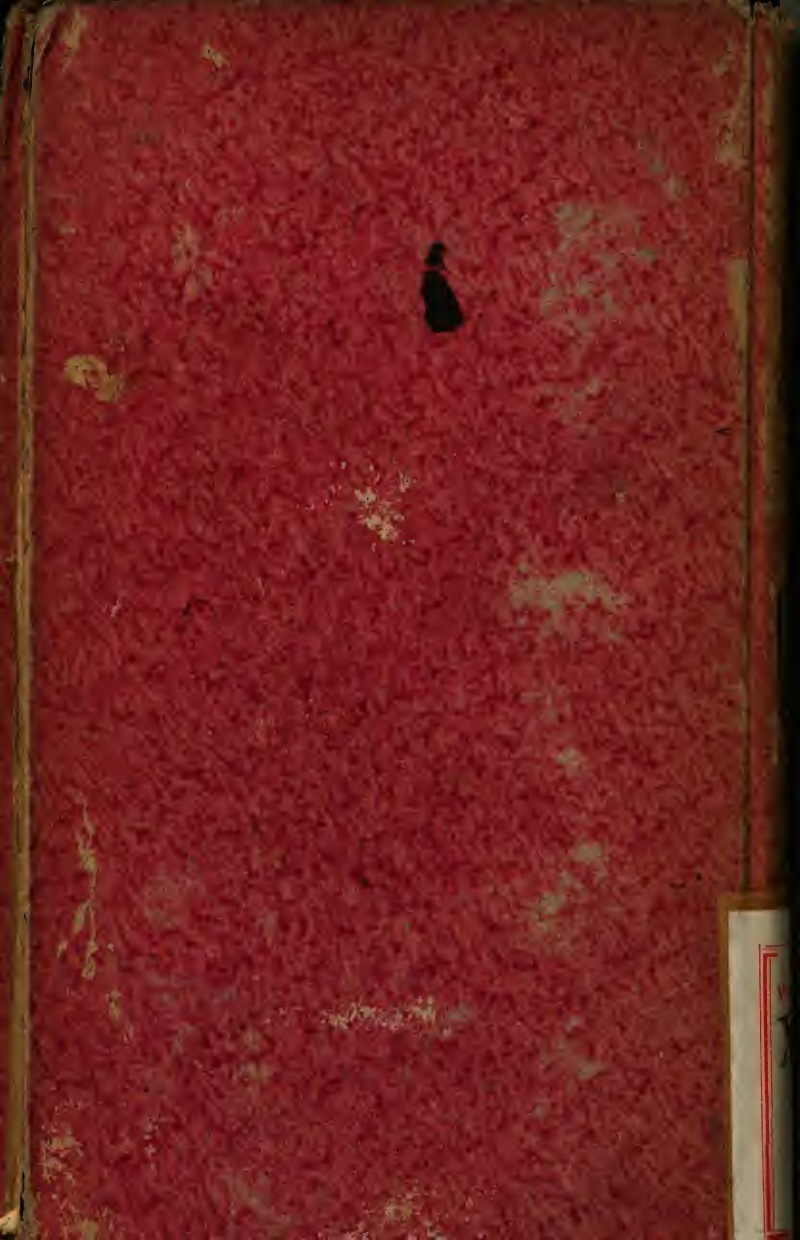
CHAP. IX. *Ce que nous appellons biens et maux étant regardé par le ciel, comme choses futiles en elles-mêmes, et dont le partage est indigne de sa direction; le bonheur*

et la peine de cette vie sont plutôt les résultats de la prudence que de la vertu. 141.

CHAP. X. *Egalité de la providence envers le riche et l'infortuné. Par la nature du plaisir et de la peine, les malheureux seront récompensés dans l'autre vie, en raison de leurs souffrances dans ce monde.* 170.

CHAP. XI. *Lueurs d'heureuses espérances. Soyons inflexibles, et la fortune finira par nous sourire.* 183.

CHAP. XII. *Bienfait payé avec usure.* 207.

CHAP. XIII. *Conclusion.* 248.

VA 1
152052.